



GILLES DAIGNEAULT

« Space Invaders » au MAC La bonne humeur de la nouvelle sculpture



Poke (1982), de l'Américain Ken Little. En haut, à gauche: Chattering Man, de l'Américain Jonathan Borofsky.

PARMI les faiblesses congénitales de notre Musée d'art contemporain, il y a l'absence de marketing, et il est probable que l'exposition la plus accessible et la plus drôle — ce qui ne lui enlève rien de son sérieux — de l'été montréalais soit aussi la moins fréquentée. Elle s'appelle « Space Invaders » et rassemble 22 oeuvres de neuf sculpteurs contemporains — trois Anglais, deux Américains, deux Français et deux Canadiens (de l'extérieur du Québec) — qui constituent un univers infiniment plus « fou braque » que celui de Miro et sûrement aussi pertinent que celui des « trésors et splendeurs » de la Chine. En prime, le MAC offre aux visiteurs un solide accrochage d'acquisitions récentes en photo, histoire de montrer que, si les sculpteurs ne travaillent plus comme Henry Moore, les photographes ont pris quelque distance par rapport à Cartier-Bresson; que ni les uns ni les autres n'ont été insensibles au nouveau déferlement de la figuration en peinture.

N'insistons pas trop sur le fait que, cet été encore, les innombrables touristes ne verront pas d'art québécois à la cité du Havre. Le nouveau directeur du MAC, M. Marcel Brisebois, ne peut que regretter la chose, alléguant qu'il lui fallait respecter des engagements antérieurs, mais laisse entendre que la situation pourrait bientôt changer. Quant à ceux qui ont pris les « engagements antérieurs », ils croient toujours que « Space Invaders », qui nous arrive de la Norman Mackenzie Art Gallery de Regina, est une merveilleuse exposition d'été, surtout si on la compare à celle de Paolini, présentée l'année dernière.

En quoi ils n'ont pas tort: la plupart de ces ob-
Suite à la page D-10

ALAIN BORER ■ À la poursuite de Rimbaud

JEAN ROYER

« JE VOIS la société comme une caravane qui ne sait pas très bien d'où elle vient ni où elle va, me dit Alain Borer. Au milieu de cette caravane, se tient un porteur de bagage. Et le bagage est la mémoire de la caravane: les livres, les pensées profondes des grands auteurs. Mais ce bagage, tout le monde s'en fiche. Heureusement, il y a toujours quelqu'un — comme disait Mallarmé: «un jeune homme à une génération se lève...» — qui prend ce bagage et le dépose, vingt ou trente ans plus tard, à un autre endroit. Puis, il faut qu'un autre jeune homme reprenne le bagage. Ce rôle-là est fondamental, sinon la caravane oublie sa mémoire. »

Alain Borer s'est fait porteur de bagage et il a choisi la caravane de Rimbaud. Il avait le même âge — 27 ans — que le poète d'Une saison en enfer et des Illuminations quand il s'est lancé sur ses traces dans l'Est éthiopien. Parti pour faire un film (*Le Voleur de feu*), il est revenu de voyage avec le plus beau livre réunissant l'homme et l'oeuvre, remplaçant Rimbaud dans son destin. Borer a sillonné l'ancienne Abyssinie, interrogé les



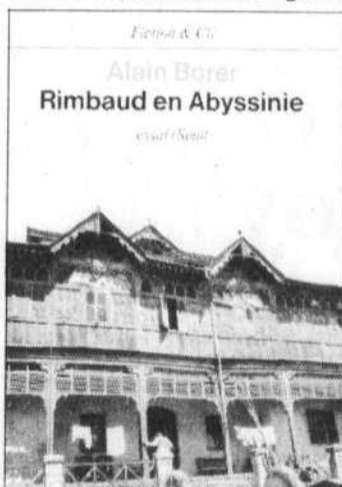
Alain Borer: « comme un livre de gravure du 19e siècle ».

gens et s'est rendu jusqu'en Égypte, décidé à tout savoir de ce poète qui voulait « changer la vie » et qui y a renoncé pour mener des caravanes commerciales dans le désert.

On peut lire son *Rimbaud en Abyssinie* (Seuil) comme un récit de voyage ou un roman philosophique, comme un essai sur la question Rimbaud ou même comme un morceau de poème que porte en soi chaque lecteur de Rimbaud.

Ce livre, Borer l'a travaillé durant plusieurs années. Il est, en fait, le résultat d'un voyage de vingt ans à la poursuite de Rimbaud. Né en 1949, Borer aimait, en 1965, une revue nommée *Le Bateau ivre*. Puis, à dix-sept ans, il faisait sa première visite à Charleville, lieu de naissance du poète. Aujourd'hui, Borer possède une « rimbaldothèque » de 3,000 livres sur laquelle règne désormais son *Rimbaud en Abyssinie*.

Écrivain, Alain Borer se méfie à la fois des biographes et des universitaires qui, dit-il, ont cherché à écrire des livres « sur » Rimbaud et ont manqué l'essentiel du phénomène. Au-dessus de l'ana-



Suite à la page C-5

CLAUDE LANZMANN

□ « J'ai vécu onze ans dans l'extrême urgence »

FRANCINE LAURENDEAU

ON S'ÉTONNE d'abord quand Claude Lanzmann nous dit qu'il a voulu faire *Shoah* (mot hébreu qui signifie « anéantissement ») parce qu'il n'existe pratiquement aucun document visuel sur la « solution finale ». Nous avons pourtant tous dans la tête les images saisissantes de *Nuit et brouillard*. Le Festival du nouveau cinéma, l'automne dernier, projetait *Memory of the Camps*, bouleversant film d'archives tourné par l'armée britannique à la libération.

« Les gens pensent aux camps de concentration, précise Lanzmann. Dans ces camps, on mourait de malnutrition et de mauvais traitements, bien sûr, mais leur objectif premier n'était pas la mort. Mon film n'est pas sur les camps de concentration mais sur les camps d'extermination. À Treblinka, Chelmno, Sobibor ou Belzec, on passait directement du train au camion à gaz ou à la chambre à gaz. Deux heures plus tard, 12,000 juifs n'existaient plus. On brûlait leurs cadavres. Il y avait même des prisonniers chargés de réduire en poudre les os qui avaient résisté au feu. Et on jetait cette poudre à la rivière. Il ne restait finalement aucune trace. »

Onze années de persévérance, 350 heures de film dont il tirera les neuf heures et demie de *Shoah*. On sent chez cet homme une conviction profonde servie par d'inépuisables réserves de détermination et de courage. Rappelons que, né à Paris en 1925, Lanzmann aura été, pendant la guerre, un grand résistant. Ami de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre, il demeure encore aujourd'hui l'un des directeurs de la revue *Les Temps modernes*.

C'est en 1974 qu'il s'attaquait à *Shoah*. De longues recherches pour retrouver survivants et témoins. Il a même failli y laisser sa peau. C'est dangereux de filmer à leur insu d'anciens nazis. « Un jour, je me suis fait prendre: ils ont compris que j'enregistrais. Ils m'ont volé tout mon matériel et se sont mis à cinq pour me casser la figure. Cinq grands types jeunes et costauds. Une

meute. Je me suis retrouvé à l'hôpital... »

On imagine également les difficultés financières d'un projet aussi gigantesque. Le cinéaste a obtenu, en 1979, l'avance sur recettes, un million de francs, très peu par rapport au budget du film. Après 1981, le ministère de la Culture et François Mitterrand se sont plus sérieusement intéressés à l'entreprise et il leur en est reconnaissant. Mais cela n'a pas suffi. C'est un peu comme si Lanzmann avait tourné dix longs métrages.

« J'ai terminé le film avec sept millions de francs (environ un million et demi de nos dollars) de dettes personnelles... J'ai eu des moments de désespoir, de découragement absolu. Au fur et à mesure que les années passaient, je m'enfonçais dans la solitude. C'était un travail de cimetière. Mais c'est aussi un film énergique qui m'a demandé un grand amour de la vie. »

A-t-il été tenté, dans ces moments de découragement, de tout abandonner? « Non, jamais. Je suis incroyablement têtu et j'avais trop investi. Je me serais allié avec le diable pour terminer ce film. Mon problème a été de le terminer sans aucun compromis. Je n'ai pas fait le moindre compromis. J'ai toujours manqué d'argent. Le manque d'argent fait peut-être partie intégrante du processus créateur. »

« Je ne dis pas qu'il faut que les artistes soient pauvres! Mais, si j'avais eu, au début, tout l'argent que j'ai fini par rassembler, je pense que j'aurais fait un autre film. Je ne savais jamais, d'un mois à l'autre, si je pourrais continuer. J'ai travaillé dans une sorte de fatalisme oriental. J'étais comme un alpiniste explorant une face nord jamais conquise, où il fallait sans cesse inventer la voie, la méthode et son objet en même temps. »

« Et, à un moment donné, on atteint un point de non-retour. Il n'y a pas le choix: il faut atteindre le sommet ou il faut tomber et périr... Et, plus j'approchais de la fin, plus j'avancais dans les années, plus la tension et l'urgence grandissaient. J'ai vécu onze ans dans l'extrême urgence. C'est la contradiction: un travail d'une terrible pa-



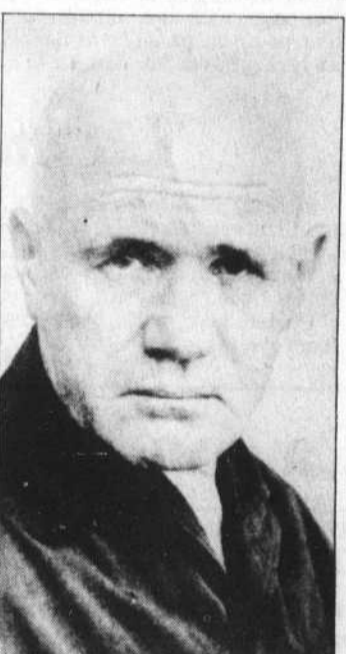
Claude Lanzmann, réalisateur de *Shoah*.

tiende et d'absolue urgence. J'avais même peur de mourir avant de pouvoir finir. »

Le texte intégral du film, paroles et sous-titres, est paru chez Fayard et maintenant en livre de poche. Sans indications de mise en scène, sans images. On pourrait croire l'aventure risquée. « Incrédule, écrit Lanzmann dans sa présentation, je lis et relis ce texte exsangue et nu. Une force étrange le traverse de part en part, il réside, il vit de sa vie propre. C'est l'écriture du désastre et c'est pour moi un autre mystère. »

Un texte étonnamment pur, qui se lit comme un poème. À tel point que, tout récemment, le cinéaste recevait, à Paris, un coup de fil du directeur du théâtre d'Aubervilliers. « Un très bon théâtre. Le directeur me dit: « Je n'ai pas vu le film, j'ai lu le texte. C'est un texte de profération. Pour moi, c'est comme Eschyle ou comme Sophocle... » Et il va le monter. »

Des signes noirs sur la blancheur du monde



Jean Genet (1910-1986).

STÉPHANE LÉPINE

* Jean Genet, *Un captif amoureux*, Gallimard, 1986, 504 pages.

« LE SOUVENIR arrive par « éclats d'images », et l'homme qui écrit ce livre voit sa propre image, très loin, dans les très petites mensurations d'un nain devenant de plus en plus difficile à reconnaître, puisque toujours plus âgé. Cet homme vieillissant, qui essaie de donner l'idée de la vieillesse et la forme qu'y prend la poésie, qui a vu ses proportions diminuer et sa propre image disparaître progressivement, cet homme blessé par les éclats d'images se nomme Jean Genet. Mort il y a quelques semaines — les images ont eu sur son corps résistant l'effet des abus —, il nous a laissé, avec *Un captif amoureux*, un livre de souvenirs « aussi peu vrai qu'un roman »...

Comme un héros de tragédie amusé d'attiser la colère des dieux, Jean Genet a été toute sa vie l'homme des positions insoutenables. Bagnard, proscrit, au moment de recevoir la bénédiction du ciel et celle de l'institution littéraire, il a préféré, comme l'avait fait Rimbaud, se taire. Suprême subversion. *Les Paravents*, qui date de 1961, demeurerait jusqu'à ce jour sa dernière oeuvre. De 1970 à 1985, il soutient la cause des Palestiniens et des Panthères noires qui le pressent d'écrire ses souvenirs. En 1983, il signe, dans la *Revue d'études palestiniennes*, un texte magnifique où il montre ce qui reste de Chatila et de Sabra après le passage des phalangistes. Finalement, il accepte le jeu de la littérature mémoriale.

Si la mort de Jean D. donna prétexte à l'écriture de *Pompes funè-*

Suite à la page C-4

FRANÇOIS CHARRON
LE FAIT DE VIVRE
OU D'AVOIR VÉCU



152 pages — 11,95\$

- L'expérience poétique, ici, cherche avant tout à déplacer les savoirs et ouvrir le corps à un peu plus de légèreté, qu'il s'agit d'une silhouette, d'un visage, d'une fenêtre, d'un cube, qu'il s'agit d'une question de yeux qui voient les choses ou mesurent les distances.
- De la grande poésie d'un très grand poète. Un recueil éblouissant.
- Chef de file de sa génération, François Charron est considéré comme un des plus riches héritiers de la poésie québécoise contemporaine.

LES HERBES ROUGES

DIFFUSION: QUÉBEC LIVRES

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

ANDRÉ ROY
ACTION WRITING

- Une rétrospective qui recoupe l'aventure de la poésie québécoise des quinze dernières années.
- Une écriture forte et originale.
- Un auteur majeur de la poésie actuelle.

116 pages — 9,95\$



LES HERBES ROUGES

LE DEVOIR CULTUREL

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

THÉÂTRE

Anne Legault, *La Visite des sauvages, ou l'île en forme de tête de vache*, VLB éditeur, 143 pages. Une orpheline revient à l'époque de sa conception pour retrouver l'origine perdue. C'est le début d'un suspense complexe qui déborde l'histoire personnelle pour rejoindre tous et chacun.

SCIENCE

Frank Rose, *L'Intelligence artificielle, histoire d'une recherche scientifique*, Payot, coll. « Espace des sciences », 252 pages. L'ordinateur pourrait-il apprendre, raisonner, mémoriser, comprendre, faire des associations d'idées et avoir un « sens commun » : bref, faire comme l'homme ? Cela remettrait-il plus ni moins en cause la place de l'être humain dans ce monde futur. Pour faire le point sur ces questions, l'auteur nous introduit dans le monde insolite des laboratoires (surtout californiens) où les chercheurs essaient de créer de l'intelligence artificiellement.

Thomas S. Szasz, *Douleur et plaisir*, Payot, 246 pages. Pour l'auteur du *Mythe de la maladie mentale*, il n'y a pas d'opposition entre douleur organique et psychique. D'après lui, cette dichotomie est artificielle et révèle une tendance à hiérarchiser les maladies. Dans cet ouvrage, il analyse particulièrement les relations triangulaires entre patients, médecins et psychothérapeutes.

HISTOIRE

Régine Pernoud et Marie-Véronique Clin, *Jeanne d'Arc*, Fayard, 447 pages. Cet ouvrage rassemble tout ce que l'on sait de certain sur Jeanne la Pucelle, « seul nom sous lequel ses contemporains l'aient connue », précisent les auteurs. Le livre est divisé en deux parties : un récit et un appareil documentaire composé d'une biographie et de réponses aux questions et débats les plus courants entourant la vie de la célèbre héroïne.

BIOGRAPHIE

Geoffrey Skelton, *Richard et Cosima Wagner, radioscopie d'un couple*, Buchet/Chastel, 267 pages. Cette biographie d'un amour fou étudie la période pendant laquelle virent le jour *Tristan et Isolde*, *Les Maîtres chanteurs* et la *Tétralogie*. L'auteur porte une attention spéciale aux articles, essais et lettres de Richard Wagner pour éclairer d'un jour nouveau cette passionnante relation.

PHILOSOPHIE

Theodor W. Adorno, *Prismes, critique de la culture et société*, Payot, coll. « Critique politique », 249 pages. Dans ce livre, on retrouve tous les thèmes de la pensée d'Adorno : philosophie, théorie de la société, musique et littérature. Il nous parle de ses auteurs favoris : Bach et Schönberg, Proust et Valéry, Benjamin et Kafka, tout en critiquant avec verve leur récupération et les modes faussement subversives. Une des meilleures introductions à l'œuvre de cet important penseur allemand.



JEANNE D'ARC
Régine Pernoud
Marie-Véronique Clin

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

Prix du Gouverneur général — Le Conseil des arts du Canada remettait donc, mardi, pour la première fois à Montréal, les prix du Gouverneur général pour 1985, décernés à Fernand Ouellette (roman), André Roy (poésie), François Ricard (essai) et Maryse Pelletier (théâtre).

Fernand Ouellette avait refusé, en 1970, le même prix, qui lui était décerné pour son essai *Les Actes retrouvés*. Pourquoi alors a-t-il accepté, cette fois, le prix du Gouverneur général ? Je lui ai posé la question cette semaine. « La raison est bien simple, me répond Fernand Ouellette. En 1970, c'était la Loi des mesures de guerre. Plusieurs poètes québécois étaient emprisonnés. Mon refus avait un sens moral. En 1986, la situation est changée. Et si j'avais refusé le prix aujourd'hui, j'aurais annulé le sens donné au premier acte. Depuis le référendum, il y a quelque chose de changé. Un acte de refus d'un prix du Gouverneur général ne serait pas pris au sérieux. Il m'était impossible de refaire le même acte dans un autre contexte historique. Je ne pouvais pas refuser le prix en 1986. Avant le référendum, la situation aurait été différente. »

Doit-on conclure que les intellectuels et les écrivains québécois, qui ont combattu pour l'indépendance jusqu'en 1980, deviennent pessimistes quant à la souveraineté éventuelle du Québec ?

À Radio-Canada — La littérature n'a jamais fait les manchettes du téléjournal de Radio-Canada. C'est normal ! Mais quand l'attribution des prix du Gouverneur général se fait à Montréal, même si les caméras de Radio-Canada ne se déplacent pas pour des écrivains, Bernard

Derome lit au moins la nouvelle... en prenant bien soin d'escamoter le prix de poésie à André Roy. D'ailleurs, il faut se rappeler que, lors de l'attribution du prix Molson au poète québécois Gaston Miron, en octobre dernier, la télévision d'État n'avait pas cru bon d'inscrire la nouvelle au programme du téléjournal. Tandis que, du côté de Télé-Métropole, les écrivains ne sont pas boycottés aux nouvelles TVA.

Pas de bourse — Le poète et chansonnier madelinot Georges Langford est en furie. Il met en doute les méthodes d'attribution de bourses et la constitution des jurys qui font les recommandations au ministère des Affaires culturelles pour la région 0-1 (Rimouski, Gaspé, îles de la Madeleine). Il demande au directeur régional, Claude Roy, une révision de son dossier et de sa demande de bourse, ayant appris par hasard et dans les médias que sa demande de bourse avait été refusée pour une troisième fois depuis 1983. On sait que Langford vient de publier un important récit poétique chez Leméac et qu'il est un des rares écrivains de la région des îles de la Madeleine. Mais les écrivains de Rimouski semblent être préférés à ceux de Gaspé et des îles, selon les doléances de Langford.

Dans une lettre à Claude Roy, à Rimouski, Langford écrit : « Je déplore l'absence des représentants de notre région sur (sic) le jury. Je remarque que les sommes importantes sont surtout distribuées dans votre territoire immédiat et qu'on retrouve des poussières de votre budget aux extrémités de la région, comme à Percé et aux îles de la Madeleine. [...] Existe-t-il une liste des acceptations et une autre des refus ? Faut-il siéger auparavant sur (sic) le jury afin de recevoir une bourse plus tard, comme cela se produit régulièrement dans vos programmes depuis quelques années ? Faut-il avoir des collègues sur les jurys ? Si on n'est pas de la région "Matane-Rimouski-les environs", à combien de kilomètres de vos bureaux pouvons-nous espérer avoir une aide intéressante ? »

Pétition — Les librairies Demarc ont pris l'initiative d'une pétition en faveur des bibliothèques publiques du Québec. Voici un extrait du texte adressé à Mme Lise Bacon, ministre des Affaires culturelles. « Nous croyons que les coupures budgétaires appliquées aux bibliothèques publiques mettent ces bibliothèques en situation de danger extrême. Nous croyons que le Québec, bastion de la francophonie en Amérique, devrait, au moins pour le Canada, être la province détentrice du meilleur réseau

de bibliothèques publiques au lieu d'être la dernière. Situation due non à l'incompétence du personnel ni au désintéressement des abonnés, mais bien au désintéressement de nos élus. »

Les personnes intéressées à signer cette pétition peuvent le faire aux librairies Demarc, dont le siège social est au 1691, rue Fleury est, Montréal, H2C 1T1.

Aux Quinze — Il se publie encore des œuvres littéraires aux éditions Quinze. On lançait, cette semaine, un roman de Gaétan Lavoie, *Le Mensonge de Maillard*. M. Lavoie est réalisateur à Radio-Québec de *Parler pour parler*, entre autres séries.

En Ontario — Les éditions Prise de parole, de Sudbury, viennent de lan-

cer un nouveau numéro de la revue *Rauque*, conçu entièrement par des artistes francophones de Toronto, sous la responsabilité de Pierre-Paul et Mariel Karch.

Place aux poètes — Janou Saint-Denis reçoit, mercredi, à la Place aux poètes, France Théoret et ses deux invitées, Bianca Côté et Gyslaine Pesant. Le 18 juin, Janou recevra Jeanne Gagnon et Marcel Rivard. La saison se terminera le 25 juin, à La Chaconne.

Langevin — Le vendredi 13 juin, au réseau AM de Radio-Canada, Suzanne Giguère reçoit le poète Gilbert Langevin, qui vient de publier aux Écrits des Forges son recueil *Comme un lexique des abîmes*.

Un « thriller » dans la meilleure veine, conjuguant qualité d'écriture et intrigue à rebondissements qui conduira le lecteur de Halifax et ses brumes à Leningrad, en passant par Washington, Paris... Comparé à Deighton, Graham Greene, Le Carré et Forsyth... Voici RED FOX.

Anthony Hyde



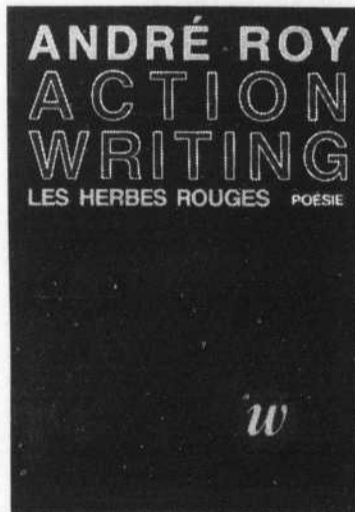
roman Seuil

L'ANTHOLOGIE (6)

André Roy

Né à Montréal en 1944, André Roy est professeur de littérature, critique de cinéma et travaille dans le monde de l'édition depuis vingt ans. Il a publié, depuis 1973, une quinzaine de plaquettes et de livres de poésie, pour la plupart aux Herbes rouges. Son dernier livre, *Action writing* (ce titre fait allusion à l'*action painting* et à Pollock), réunit des vers et proses écrits de 1973 à 1984 et qui n'ont pu prendre place dans d'autres livres de Roy. Ces pages nous font voir l'itinéraire d'un poète qui passe du formalisme au lyrisme avec intelligence et ironie.

André Roy a écrit son œuvre sur les thèmes de la passion et de l'homosexualité. Sa poésie est aussi nourrie par le cinéma et la peinture. En lui donnant, cette semaine, le prix de poésie du Gouverneur général, le président du jury, le critique Pierre Nepveu, a noté que le recueil *Action writing* « parle de l'acte d'exister comme d'une plongée passionnée dans le monde des sensations » en même temps qu'il dit « le désir de l'illumination, l'angoisse viscérale, le conflit entre la pesanteur et la légèreté ». — J.R.



La nuit du corps (extrait)

« Obscur manifeste de l'oubli, avec cette question du temps qui s'ouvre sur ton ventre, voici les trous de la jouissance. La vérité du cadavre qui s'approche. Tu seras le livre inévitable que je n'ai jamais écrit, et dans le lit la colonne de poussière qui s'enfuit par la ville écrasée de peur.

Lourd de corps de rêve, tu avais les mêmes sanglots que celui qui, dans le sommeil, demande sa mère, calcinée. Fenêtres mortes, lits aveugles.

On aura peur, après, que son corps soit ruines, mais ce qui persiste à ses bords, le désir, le fleuve du désir, bleu foudroyé. » — André Roy

LE DEVOIR CULTUREL

est dirigé par Robert Lévesque

La condition humaine

GUY FERLAND

* Alain Gerber, *Les Heureux Jours de monsieur Ghichka*, Robert Laffont, 193 pages.

DANS un monde invraisemblable, dans une ville indéfinie, à une époque incertaine, un homme minable, monsieur Ghichka (un employé aux écritures), se promène sans but. Puis, tout de dédouble. Il rencontre un autre lui-même et va voir, dans un jardin public, un singe qui imite tellement bien les actions humaines qu'on se demande si ce n'est pas un homme qui imite un singe qui imite un homme. Du reste, cela est sans importance puisque tous trois se lient d'amitié et se connaissent l'un dans l'autre.

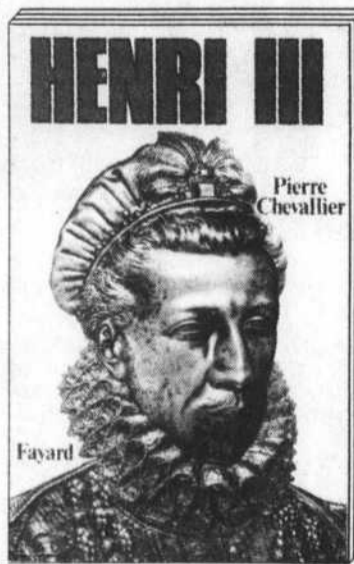
Monsieur Ghichka, qui a passé sa vie à la regarder passer, se découvre à travers son autre lui-même. Pourtant, peu à peu, il s'en différencie et vient à prendre des initiatives. Lorsque son compagnon et bienfaiteur meurt, par sa faute, il doit faire face à la musique. La municipalité veut

éliminer le singe pour faire des économies. C'est le début d'une longue errance à deux, remplie d'aventures de toutes sortes. À un moment, par exemple, on retrouve Karl, le singe, chirurgien réputé, et monsieur Ghichka, homme-sandwich. À un autre moment, on les retrouve à la campagne en train de divertir des habitants par les imitations incroyables de Karl.

Mais toutes ces péripéties ne sont que des prétextes, à Alain Gerber, pour nous faire rire de la malheureuse condition humaine. En cela, il faut le répéter, ce roman fait penser à ceux de Kafka et à l'humour juif. Gerber ne s'éternise pas sur les descriptions des lieux et du temps, mais va directement à l'action. Son univers semble fragmenté, irréel et en mouvement. Et les jeux de miroir (représentation, reproduction et imitation) qui parsèment ce livre se prolongent évidemment à l'extérieur. Le lecteur ne peut que s'identifier à monsieur Ghichka... ou au singe...

L'avant-dernier livre du prolifique Alain Gerber (dix livres en onze ans), *Une rumeur d'éléphant*, nous a fait rire. Celui-ci nous laisse songeur. Et si nous ne reproduisons que des comportements acquis en agissant, comme le singe Karl ?...

Vient de paraître chez Fayard



Henri III
Pierre Chevallier
Biographie

Il vécut trente-huit ans et il est mort assassiné. Il régna dans un pays divisé et devenu anarchique. Henri III maintient durant quinze ans le principe et le fondement de l'état en France. Peu de souverains ont autant que lui eu le souci de leur royaume.

En vente chez votre libraire

RED FOX
LE NOM
DE CODE
D'UN SUCCÈS

Ce premier roman est un « thriller » classique, touffu, plein de rebondissements... Une très bonne surprise!
René Homier-Roy — Touche-à-tout

... Une splendide production littéraire!
Laurent Laplante — Ici Québec

Ce premier roman est une réussite; on ne peut s'en détacher avant de l'avoir terminé.
Denise Pelletier — Progrès-Dimanche

Un roman d'espionnage remarquable d'intelligence
Christiane Charette — Bon Dimanche

En vente chez votre libraire 19,95\$

S E U I L

savoirs en crise

- Les sciences sociales en crise
- Connaissance et action : de nouvelles incertitudes
- Savoirs scientifiques et pouvoirs
- L'éclatement de modes de connaissance

10 \$

EN LIBRAIRIE

revue internationale
d'action communautaire
numéro 15/55

EDITIONS
SAINT-MARTIN
4073, rue Saint-Hubert, suite 201
Montréal, Québec H2L 4A7
(514) 525-4346

numéro réalisé par Jacques Fisette, Pierre Hamel,
Gilbert Renaud, Céline Saint-Pierre et Ricardo Zúñiga



LE DEVOIR CULTUREL

Parutions récentes en poésie

JEAN ROYER

LE SE publie une centaine de titres en poésie par année au Québec. Ce qui représente dix pour cent de la production littéraire. On comprendra qu'il est impossible de recenser dans les pages d'un journal tous les recueils parus.

Nos prochaines chroniques pour non-liseurs vous proposeront un regard sur les livres récents de Roger Des Roches, André Roy, Pierre Morncy, Madeleine Gagnon, Claude Beausoleil et Jean Chapdelaine Gagnon et vous présenteront de « nouvelles voix » en poésie, celles de Fulvio Caccia, France Daigle, Hélène Dorion, Christiane Frenette, Paul Chanel Malenfant et Jean Charlebois.

Signalons aujourd'hui quelques parutions récentes de moindre importance mais d'un certain intérêt.

Aux Écrits des Forges, *Blues indigo*, de Simone-G. Murray, est un livre qui porte les préoccupations générales d'une vie, avec le désir de la beauté et de l'harmonie. *Bacilles de tendresse*, de Bernard Pozier, nous donne en ouverture du recueil un beau poème lyrique qui se continue en jeux de mots et de langage (calembour, allitérations) qui present le sens comme un citron : voilà une poésie trop consciente de son matériau.

Au Noroît, l'éditrice Célyne Fortin nous propose sa dernière manière, celle du haïku, dans un livre de belle facture où elle joint une douzaine de dessins à ses textes : *Au cœur de l'instant*. Ces petits textes nous laissent quelques poèmes, entre l'image frappante et la morale ou l'idéologie féministe, entre le haïku et le blues. Exemple : « Pays de l'enfance/abrite l'herbe folle/dur chemin de femme ».

Aux mêmes éditions mais à l'opposé de l'esprit minimaliste du haïku, on retrouve les proses proliférantes de Jocelyne Felix sous le titre *Nickel-Odeon*. Imprégnée de diverses mythologies qu'elle réactualise, Jocelyne Felix médite longuement sur sa condition de femme et de mère.

Puis, deux autres recueils semblent venus d'un autre âge. *Le Train des limbes*, d'Alain Pontaut, chez Leméac, nous propose une poésie de la

nature, rimée et symboliste. De son côté — ô surprise ! — Fernande Saint-Martin nous donne, dans la collection « Rétrospectives » de l'Hexagone, un lourd recueil de 300 pages de poésie inédite : *La Fiction du réel, poèmes 1953-1975*. Exemple : « Le bras coule du sein/ tige calorifique/ os éclaté/ chaume accordé à sa prise/ retour à l'oeil double/ lier au tronc de l'ange/ la face embleurée/ trop de plis à naviguer/ dérive du rire... » D'abord théoricienne, Fernande Saint-Martin a fait précéder ses poèmes surréalistes par une préface imposante.

N'oublions surtout pas qu'est paru chez VLB éditeur, il y a quelques mois déjà, une édition bilingue de *Miss Emily et la mort*, le texte du poète québécois anglophone Michael Harris, présenté et traduit par Jacques Marchand. Né d'une fascination pour l'oeuvre d'Emily Dickinson, ce poème doit beaucoup aussi à la lecture d'un autre poème de même inspiration, par Michel Garneau : *Cousine des écureuils*.

Des éditions Fides nous arrivent des recueils à l'enseigne d'une nouvelle collection de poésie consacrée à des poètes allophones. Le poète d'origine roumaine Mircea Andreianu nous donne ses poèmes *Sous le signe de Dracula*. Dans un style narratif et ironique, voici un regard original sur le monde d'aujourd'hui. Pour sa part, Shulamit Yelin nous donne, dans *Au soleil de ma nuit*, une poésie de tradition juive, près du conte et de la fable.

De Cuba nous arrive *Orchidée nègre*, d'Anthony Phelps, le poète haïtien qui a longtemps vécu au Québec avant de se retirer au Mexique. Ce livre a mérité au poète le prix *Casa de las Americas* 1985.

De Rimouski, Éditions publie *Le Coeur corsaire*, de Michelle Dubois. Une poésie étonnante par moments, qui gagnerait cependant à éviter l'image déjà vue et l'adjectif qui l'alourdit parfois.

Enfin, du côté des comptes d'auteur, signalons *Un banquet*, recueil de poèmes et chansons de Pierre Petel, ainsi que le dernier recueil de Bernard Courteau à ses éditions Émile-Nelligan : *Les Fables de Lafontaine (Louis-H.)*. Ces fables prennent pour titres, entre autres, « Babel et les fonctionnaires », « La grenouille et les renseurs », « Les renards et les moutons ». Tout cela bien rimé et surtout sur un ton amusé.

LE FEUILLETON

Histoire exemplaire d'un révolutionnaire péruvien

LISSETTE MORIN

★ Vargas Llosa, *Histoire de Mayta*, Paris, Gallimard, 320 pages.

DANS L'UNE de ses capsules de sagesse humoristique et quotidienne, Albert Brie écrivait l'autre jour, à la Une de ce journal : « Un journaliste qui entre en politique est à l'image du critique qui se fait romancier. »

La définition colle parfaitement à la personnalité de l'auteur Vargas Llosa mais tout autant à la personnalité de son héros, ce Mayta Avedano, élevé chez les salésiens, qui gagne chichement sa vie en faisant des remplacements à l'agence France-Press de Lima, une vie autrement consacrée à la cause de la Révolution.

En racontant *L'Histoire de Mayta*, le romancier péruvien se demande, par le truchement d'un de ses personnages : « Est-ce que cela a un sens d'écrire un roman dans l'état actuel où se trouve le Pérou, alors que tous les Péruviens sont en sursis ? » Mais c'est le narrateur lui-même, celui qui mène l'enquête journalistique sur Mayta, qui constate, avec tristesse : « La violence (est) derrière moi et devant moi la famine. Ici, sur ces marches (il s'agit du musée de l'Inquisition), voilà résumé mon pays. Ici se touchent les deux faces de l'histoire du Pérou. »

Il ne faudrait pas déduire des deux citations précédentes que le roman de Vargas Llosa a un caractère didactique. C'est, tout au contraire, un ouvrage palpitant de vie. Parti à la recherche des compagnons de « révolution » de Mayta,

le but d'écrire son histoire, « le roman » de sa vie, le narrateur-romancier nous entraîne dans les rues des quartiers populaires de Lima, mais également dans la petite ville de Jauja, en montagne, le terrain que son héros, qui atteint la quarantaine, juge propice pour une insurrection révolutionnaire. On est en 1958 et Castro prépare, dans la sierra cubaine, la chute de Batista. L'ombre de Fidel hante, d'ailleurs, la plupart des épisodes de *L'Histoire de Mayta*. Ceux qui concernent la lutte que mène presque seul Mayta. En s'informant, en recueillant partout où il espère les trouver quelques matériaux qu'il juge indispensables à la rédaction de son roman, celui qui dit « je », celui qui a toutes les chances d'être Vargas Llosa lui-même, nous entraîne à sa suite, et avec une rare efficacité, à la découverte de son pays malheureux. Romancier d'une suprême habileté, l'auteur n'a cependant garde d'oublier un seul instant qu'il est à la recherche d'un homme et de son « histoire ». Un homme rempli de contradictions, révolutionnaire de type utopiste, homosexuel dans un pays et dans une classe politique qui n'admettent pas les déviants, adolescent autrement religieux que sa famille, en particulier sa tante et marraine Josefa, qui l'a recueilli à la mort de sa mère, croyait destiné à la prêtrise. Voilà Mayta, voilà le rebelle malheureux dont le narrateur s'efforce à tenter de comprendre le sens de la lutte, en rencontrant successivement ses compagnons, les ex-camarades vieillissés. En même temps que l'échec personnel de son héros, Vargas Llosa éclaire d'un jour nouveau celui de la libération, qui semble encore si lointaine, du peuple péruvien.

Si l'épithète ne revêtait aujourd'hui, à force d'abus, une connotation péjorative, il faudrait dire de *L'Histoire de Mayta* que c'est un livre « raisonnable ». Habile technicien du roman, Llosa inscrit les avatars de l'expérience révolutionnaire de Mayta en contrepoint de la quête du reporter-romancier parti à sa recherche. Autant que la misère endémique du petit peuple du Pérou, la crasse de ses bidonvilles à la périphérie de Lima, la misère des habitants des lointaines campagnes andines, Vargas Llosa décrit les rêves fumeux de certains intellectuels, des théoriciens du socialisme, qu'ils aient été staliniens, ou trotskistes, comme Mayta, en se montrant souvent d'une ironie décapante. En particulier à l'égard des universitaires. De l'un d'entre eux, professeur de littérature espagnole, il écrit qu'il « semblait convaincu qu'il était plus important de lire ce que monsieur Léo Spitzer avait écrit sur Lorca que les poèmes de Lorca, ou le livre de monsieur Amado Alonso sur la poésie de Neruda que la poésie de Neruda » ; et que « le professeur d'histoire était plus préoccupé par les sources de l'histoire du Pérou que par l'histoire du Pérou » ; quant au professeur de philosophie, « il s'attachait davantage à la forme des mots qu'au contenu des idées et à leur répercussion sur les faits... » Il y a gros à parier que pas mal de lecteurs de Vargas Llosa sont « péruviens » à cet égard et que les professeurs d'ici leur inspireraient des réflexions similaires...

C'est un grand livre de raison, il faut le répéter, que le dernier ro-

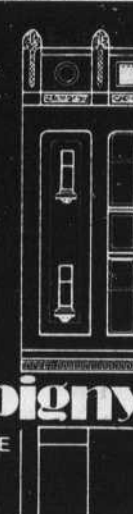
man de Vargas Llosa. Un intellectuel, sans doute, mais qui a longtemps et patiemment digéré les intentions révolutionnaires de certains de ses compatriotes. Le Pérou qu'il nous montre est, hélas ! loin des contrées privilégiées de l'Amérique du Nord. Et il faut beaucoup d'optimisme, ayant lu la navrante *Histoire de Mayta*, pour s'écrier, comme « le maigrichon socialiste » qui harangue les amis de Mayta, que « le jour où les Andes s'éveilleront, le pays tout entier tremblera... » On a longtemps dit et répété ce slogan chinois. Et la Chine, réveillée, ne fait plus trembler vraiment le continent asiatique.

Sans déprécier le moins du monde ce beau roman de Vargas Llosa, il faut quand même faire remarquer qu'il l'a rédigé, en toute quiétude, à Londres en 1984. Comme l'exilé volontaire Breyten Breytenbach a écrit, tout récemment, à Paris, *Une saison au paradis*. Ces romanciers de l'exil sont, de plus en plus, des auteurs écoutés et respectés. Leur combat semble, cependant, si désespéré, si dérisoire, quand on songe au Pérou dont l'avenir paraît toujours incertain, et à l'Afrique du Sud de Pieter Botha, raidie comme jamais dans l'intolérance raciale et la sauvegarde armée de ses privilégiés.

Ceci est sans doute une autre histoire, comme le disait Kipling, au temps de l'impérialisme britannique triomphant. Et il faut lire *L'Histoire de Mayta*, avant tout pour ses qualités littéraires. Qui sont très grandes.

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ
POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE CARRIÈRES ET PROFESSIONS
842-9645

OUVERT 7 JOURS JUSQU'À 21 HEURES
Librairie Champigny inc.
4374, rue Saint-Denis
Montréal (Qué.)
844-2587



Champigny
UN JOUR OU L'AUTRE

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

font relâche cet été, et vous donnent rendez-vous en septembre...

1120, av. Laurier ouest
Outremont, Montréal
tél.: 274-3669

VIENT DE PARAÎTRE AUX ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

Alain Contant
Henri
roman

Véritable thriller, Henri entraîne le lecteur dans un suspense mettant en scène des personnages à la fois ordinaires, étranges et familiers...
Un roman qui risque d'étonner même les lecteurs les plus aguerris. Si vous aimez les livres qui vous captivent du début à la fin, en voilà un...

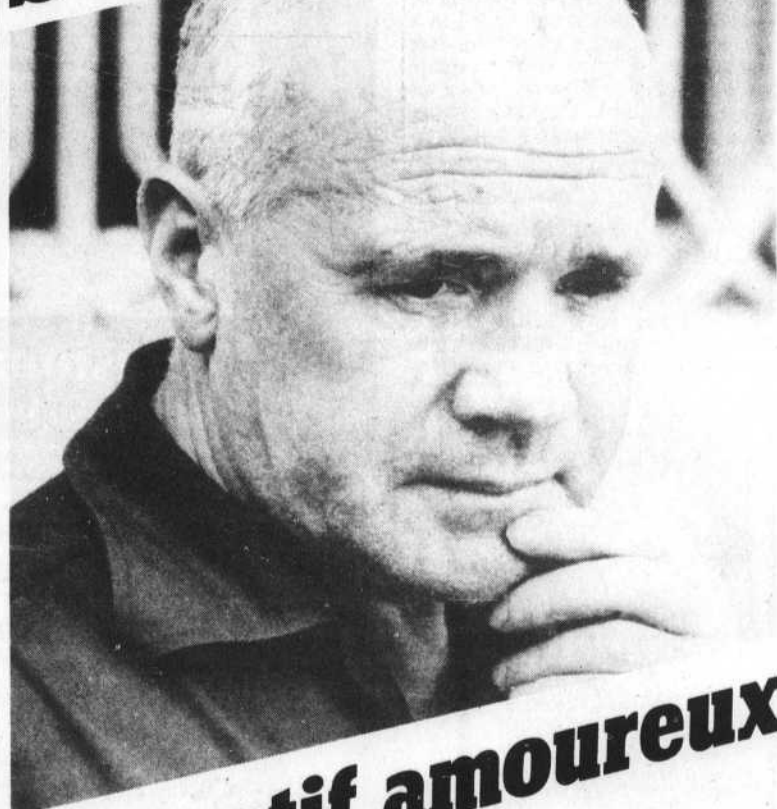
Henri Moreau, un obscur journaliste travaillant pour un hebdomadaire régional, met à jour un complot visant le ministre des Finances canadien. Disposant de peu de moyens, ridiculisé par son patron, il poursuit néanmoins son enquête avec l'appui d'une amie, Cécile Courey. Faute de preuves suffisantes pour dénoncer publiquement le complot, il décide de mettre en garde le ministre menacé.

193 pages - 12,95\$

LES ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE
450, rue Sherbrooke est, 3e étage
Montréal, Québec, H2L 1J8, Tél.: 288-2371

En vente chez votre libraire, le professionnel du livre

IL FAUT LIRE JEAN GENET



Le captif amoureux

Ce livre posthume est le premier de Jean Genet publié depuis 25 ans. Apparemment consacré aux Palestiniens chez qui l'écrivain séjourna plusieurs fois. En fait, Genet parle avant tout de Genet. « Un livre de souvenirs et aussi peu vrai qu'un roman. »

« D'abord furtive et ténue, la voix du narrateur s'impose au cours de la lecture comme l'élément unificateur du texte; les scènes juxtaposées, qui paraissent parfois aussi contingentes qu'une projection de diapositives, deviennent lourdes de toute une oeuvre, de toute une vie et d'une vie à part. « J'ai su très vite, avait-il expliqué un jour — vers l'âge de 14 ou 15 ans — que je ne pourrais être que vagabond et voleur. » Plus que jamais vagabond et voleur dans ses quinze années de pérégrinations au Moyen-Orient et dont voici, livré ici, l'étrange journal de bord. » (Annie Cohen-Solal, *Le Nouvel Observateur*)

En librairie à 24,95\$

aux éditions
Gallimard
En vente chez votre libraire

CROQUEZ LA POMME

L'OEUVRE DE DIEU LA PART DU DIABLE


A BELLES DENTS

LE ROMAN QUI ENCHANTERA VOTRE ÉTÉ

22,95\$

Par l'auteur de LE MONDE SELON GARP

S E U I L



LE DEVOIR CULTUREL

La porno-graphie : une écriture ob-scène

LETTRES QUÉBÉCOISES

STÉPHANE LÉPINE

★ Josée Yvon, *Maitresses-Cherokees*, VLB éditeur et le Castor astral, 1986, 136 pages.
★ Yvon Boucher, *La Femme foetale*, éditions d'Orphée, 1985, 85 pages.

Je crois que rien au monde ne peut moins m'attirer ni m'intéresser que les personnages de *Maitresses-Cherokees*, de Josée Yvon. À vrai dire, de tels personnages et de telles actions non seulement ne m'attirent pas et ne m'intéressent pas, mais me repoussent carrément. Mais peut-être me repoussent-ils parce que je les repousse. Je ne veux pas qu'ils existent. Je ne veux pas qu'en quelque façon, par leur réalité, soit altérée la réalité du monde telle que je veux l'imaginer.

Le fait que des centaines de milliers, sinon des millions, de femmes comme les quatre personnages féminins de ce récit subissent corps et âmes une telle exploitation, se rac-

crochent à un monde fait de plexiglas, d'arborite et de faux arbres, sont de celles qui n'ont rien à perdre et commettent des « actes fous, sin-cères mais dangereux », ce fait, donc, est pour moi une donnée inerte et purement quantitative. J'ignore obstinément ma fascination pour cet univers. Je refuse rigoureusement d'en tenir compte. Ces quatre femmes homosexuelles, leurs fils transsexuels, les hommes qui les entourent et l'Amérique qui les a vues naitre sont par moi éloignés, refoulés.

Mais « on se rend toujours où l'on focusse aller ». « Elles n'étaient que de pauvres isolées dans la tendresse, le rock débordant de leurs coats se grattant le cœur jusqu'à la maladie », elles constituaient pour moi un ailleurs tenu dans l'ombre mais m'ont rejoint malgré tout. Elles mènent une existence misérable, marquée par la déchéance, une existence pauvre mais ordonnée, dont les règles (comme celles du jeu de cartes qui les réunit souvent) sont appliquées tous les jours, comme si la douceur qui provient de leur application était inépuisable.

À la seule idée de m'arrêter plus d'une minute sur un tel type de vie, j'éprouve une sensation de nausée et de révolte. « L'atmosphère vibre,

tendue comme tout, étoilée de micro-bes de bassesse » et, pourtant, la lecture de *Maitresses-Cherokees* m'a marqué. Je suis entré avec ces femmes dans de mauvais restaurants chinois, j'ai côtoyé avec elles des amants boutonneux et violents, j'ai découvert les coutumes d'une petite collectivité composée de cas perdus, j'ai débarqué dans l'île de Circé et me suis laissé transformer doucement en porc. Pour apprécier ce livre, il faut accepter « d'ouvrir les solives capricieuses d'un minéral confus d'idéal fou ».

Le lecteur entraîné dans cet univers pétri de violence et de faussemblants ne peut pas ne pas se sentir concerné. Ce récit va bouleverser l'ordre de ses valeurs et de ses intérêts mais va s'imposer à lui, indépendamment des raisons matérielles et sociales qui l'ont fait naître. Il ne manque, en fait, à cette littérature, traversée par la mort et la destruction, la soumission et le stupre, que le miracle du style. Ce récit poétique où Yvon tisse une histoire de dames blessées dans une ville et une Amérique en ruines n'est pas supporté par une écriture forte.

Ce qui s'impose, ce sont donc les rapports d'esclavage qu'entretiennent ces *Cherokees* (« qui veut dire

rouges de feu, enfants du soleil, ou les vraies, les principales ») avec les hommes et la réalité, que ce soit, par exemple, avec les objets de l'industrie ou avec la jouissance des produits artistiques. Ce qui attache (fascine ou dégoûte) le lecteur au livre, ce sont les faits, les lieux, les événements, les personnes mais ce ne sont pas les événements de la structure même du roman. Le texte, d'une part, est écrit avec un calme inaltérable mais, d'autre part, se contente d'une représentation d'un milieu en délaissant les rapports sociaux, les contrecoups psychologiques qui pourraient naître d'une relation aussi tendue au réel. Ce récit qui paraît obéir aux normes du flux irrésistible de la vie quotidienne (presque du fait d'un écrivain naturaliste ou... néo-réaliste exotique) obéit donc, en fait, aux normes de la fonctionnalité narrative la plus stricte et la plus conventionnelle.

Il y a quelque chose d'étonnant dans le caractère impeccablement référentiel de ce texte. Si l'objet décrit est pornographique et obscène (c'est-à-dire qu'il se situe hors de la scène traditionnelle), la description, l'écriture même se refusent à toute obscénité, à toute subversion. Aucun bouleversement lyrique, aucune dé-

construction concluante ne viennent appuyer la non-respectabilité du milieu qui a engendré le portrait. Dans *Maitresses-Cherokees*, le réprimé et le non-dit sont de caractère strictement social et n'ont pas été « inter-prétés » ni même considérés dans l'écriture.

Si, comme le dit Yvon Boucher, le « pornographique — c'est le pénis bandé, donc la manifestation concrète de ce désir, qui est l'objet de toutes les censures — », Josée Yvon aura approché l'écriture de l'obscène sans vraiment avoir le courage de soulever les interdits. Cela prouve encore une fois la moralité de nos provocateurs...

Aussi limitée soit-elle, la valeur purement littéraire du récit de Josée Yvon dépasse, cependant, celle du pamphlet d'Yvon Boucher. Sous-titré « Anorexie génitale et diète pornographique », ce pamphlet se veut provocateur mais, à cause d'une incapacité totale « à conceptualiser », il rate son objectif. Par une anthologie « mûlle à misogynie restreinte » et un texte intitulé « Du coq-à-l'âne de mon bâton (phallique) rompu », Yvon Boucher essaie de démontrer que les féministes ont provoqué une



« nouvelle culpabilité » chez l'homme, que « la femme n'est pas incarnée sexuellement », qu'elle « régularise le désir de l'homme », et qu'« objet de désir, elle ne parvient pas à devenir sujet de son propre désir ».

Les théories subjectives de monsieur Boucher ont de quoi laisser perplexe, et sa façon de se porter à la défense de la pornographie à quelque chose de malhonnête, mais *La Femme foetale* aurait pu avoir un certain intérêt si l'auteur avait réussi à formuler un jugement sérieux sur la question. Tel n'est pas le cas. Yvon Boucher a voulu attaquer avec violence les femmes et le féminisme mais, inoffensif, son cri n'aura atteint personne...

Des signes noirs sur la blancheur du monde

Suite de la page C-1

On peut considérer *Un captif amoureux* comme la représentation d'une cérémonie culturelle consacrée aux morts (à ces Palestiniens qui ont regagné le royaume des ombres) et accompagnée, comme c'est le cas dans la tragédie, du chant d'un chœur-officiant. Cérémonie funèbre, rite festif, ce livre se pose au point de jonction entre deux plans : l'historique et le mythique. « Chaque mort, écrit Jean Genet, dès qu'on l'évoque en le nommant se transforme. » Ainsi, les lieux, les personnages, les souvenirs, en revivant à travers les mots de Genet, prennent une autre dimension, deviennent « écriture et sens ».

Incapable de restituer l'événement de façon exacte, d'en faire un objet descriptible avec neutralité, Genet en écrit le récit. En effet, « comment répondre à un mort autrement que par rhétorique ou silence ? » Genet devient donc un monstre d'ombres. Les morts qu'il raconte deviennent des idées théâtrales, des marionnettes dont les ombres se profilent sur l'écran des souvenirs. Il ne fait donc pas de doute qu'un écart s'insinue entre la réalité et le récit. Non seulement Genet n'évite-t-il pas une certaine vision prismatique, une transcription subjective de son rêve palestinien, mais il croit même qu'il lui « faut réussir une oeuvre d'apparence faussaire » puisque, s'il ne combat pas les vides, s'il n'affirmerait pas son point de vue, il ne proposerait « qu'un plan de ruines — et de nuit — incompréhensible ».

D'ailleurs, « chevaleresque, fragile, courageuse, héroïque, romanesque, grave, retorse », la révolution palestinienne n'a jamais existé aux yeux de Genet « que dans la mesure où elle (suscitait) images et récits ». Apportant sa fonction de rêveur à l'intérieur du rêve, séjournant en Palestine comme à l'intérieur d'une fiction, comment pouvait-il rendre compte de la réalité ? « Ce n'est pas prendre à la légère la résistance palestinienne que la voir aussi comme un jeu et une fête. » Jouant jusqu'au

bout le jeu de l'illusion théâtrale, Genet n'hésite donc pas à transformer les personnes en des personnages. Au risque d'irréaliser le conflit, de transformer les combats en des poses héroïques, il mise sur l'exaltation rhétorique, projette des images sur la vérité, fait du langage quotidien une langue métaphorique, hyperbolique. Puisque la révolution palestinienne fut pour lui une fête, un spectacle, Genet enjolive les effets théâtraux, accroît son plaisir de spectateur. Conscience réfléchissante de ses compagnons d'armes, Genet se fait miroir déformant.

Si cette révolution fut une fête où cédaient les interdits, un jeu de hasard (qui a pourtant des incidences directes sur le réel), il ne faut pas oublier que « la fête se confond avec la veillée funèbre; en effet, toute fête est simultanément jubilation et désespérance ». Aussi *Un captif amoureux* se présente-t-il comme un théâtre d'ombres où les ombres sont celles d'hommes disparus, qui ont regagné le royaume des morts, un théâtre où la mort est donnée en spectacle, devant des « spectateurs enfoncés dans le velours d'une loge de théâtre à l'italienne ». Genet rappelle ici le pouvoir de l'illusion, des faux-semblants, des erreurs et des trompe-l'oeil qui seuls peuvent ranimer les morts, donner corps aux souvenirs. Les Panthères noires, dira-t-il, se sont employées à terroriser les maîtres, mais avec les seuls moyens dont elles disposaient : la parade. « Les Palestiniens ne savaient rien de l'art de représenter (mais) les Panthères (pour leur part) ont vaincu grâce à la poésie » : telle est une des conclusions importantes de ce livre.

Pourquoi je vins ? c'est une autre histoire, plus obscure, plus enfermée en moi, mais que j'essaierai de découvrir malgré l'énigme, à la fois très dure et volatile, qui joue à disparaître — apparaître. « L'une des raisons premières de ce séjour palestinien et de son appui à la cause des Panthères noires demeure la volonté de se détacher définitivement de l'Europe et du monde blanc. » Si les Blancs sont la page, les Noirs

sont l'écrit qui dit un sens... Le foisonnement blanc reste le support de l'écriture et c'en est la marge, mais le poème est composé par les Noirs absents — vous direz les morts : si l'on veut — les Noirs absents, anonymes et dont l'agencement constitue le poème et dont le sens m'échappe mais non sa réalité. »

Puisque « le monde blanc avance sans ombre », sans morts et qu'à l'intérieur de lui repose le mort qu'il était depuis longtemps, Genet va se tourner vers l'Amérique noire et la Palestine pour naître à lui-même. « C'est tout le peuple noir américain qui appartient aux morts. » Aussi Genet y trouve-t-il un lieu de culte, un lieu où il peut aussi inscrire des signes noirs sur la blancheur du monde. En Europe, ses actes, ses paroles faisaient tache. Il trouve en Amérique tout un peuple qui, noir, entache la blancheur américaine. « Les Noirs en Amérique blanche sont les signes qui écrivent l'histoire, qui donnent sens à ce continent livide; sur la page blanche, ils sont l'encre qui lui donne un sens. » Genet voit donc dans le peuple noir (et, de la même façon, dans les Palestiniens) une écriture semblable à la sienne, révolutionnaire en ce qu'elle rompt avec le monde blanc et ses règles, sa morale.

Signes vivants, mots incarnés, les Noirs américains et les Panthères noires en particulier, font donc de leur révolte un acte poétique, inscrit noir sur blanc... Ce qui rejoint la démarche éthique et esthétique de Genet. Avec eux, grâce à eux, il va donc réapprendre à écrire, retrouver dans les mots un pouvoir de rupture. Panthères et Palestiniens étaient donc infiniment proches de lui puisque, d'une part, ils étaient habités des mêmes hantises et des mêmes fantasmes et que, d'autre part, ils parlaient la même langue. « Les jeux de mots ou jeux d'accent, dira Genet, dans tous les temps et dans tous les pays furent souvent des occasions de lutter... » Conscient que Panthères et Palestiniens mènent une guerre de langues, luttent pour l'inscription de

signes malvenus, il apprendra donc leur langue, fera cohabiter son langage noir au leur sur la blancheur d'une page où une nouvelle histoire reste à écrire.

« Barricade dressée afin de cacher le vide, accumulation de quelques détails vrais qui par contagion donnent vraisemblance aux autres », *Un captif amoureux* devait d'abord servir à réciter une histoire des Palestiniens. Mais — et, en cela, l'oeuvre de Genet rejoint celle de Proust — le narrateur, tout préoccupé qu'il était par son projet de nature politique, devait faire une rencontre qui eut sur lui le même effet que la madeleine ou le pavé de Venise sur l'auteur de *La Recherche*. Une famille palestinienne, essentiellement composée de la mère et du fils, allait, en effet, transformer complètement le cours de la réalité. Genet en vient même à croire « que cette révolte eut lieu afin que me hantât ce couple ».

« Ai-je éclairé ce couple d'une lumière qui m'était propre, faisant d'eux non des étrangers que j'observais mais un couple issu de moi et que mon habileté à la rêverie aura plaqé sur deux Palestiniens, le fils et la mère, un peu à la dérive dans une bataille en Jordanie ?... Elle et son fils, leur amour, mon amour pour eux ne m'avaient pas tout dit sur moi ? » C'est sur cette interrogation que se termine le livre. « Cette dernière page de mon livre, écrit Genet juste avant de mourir, est transparente. »

Éditions le Préambule

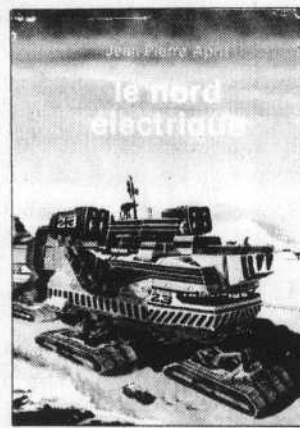
Tél.: (514) 651-3646

VIENT DE PARAÎTRE

Collection Chroniques du Futur

Le Nord électrique

par Jean-Pierre April



ISBN: 2-89133-075-7 — 246 pages — 15,95\$

En vente dans les librairies

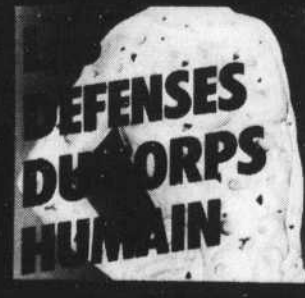
Diffusion: Messageries Prologue

2975, Sartelon, Montréal H4R 1E6 — Tél.: 332-5860

LA RECHERCHE

numéro SPECIAL

- LA DEFENSE DU FŒTUS par Gérard Chouat
- LES GREFFES D'ORGANES par Jean-Paul Souillou
- LES DEFENSES DE L'ESTOMAC par Jean-Jacques Bernier et Christian Florent
- LA REACTION INFLAMMATOIRE par Norbert Guéde
- EMOTIONS ET IMMUNITÉ par Gabriel Gachelin
- LA DEFENSE CONTRE LE CHAUD ET LE FROID par John Bligh
- LA DEFENSE DU PATRIMOINE HEREDITAIRE par Maurice Hofnung
- LA DEFENSE ANTIBACTERIENNE par Genevieve Milon et Gilles Marchal
- LES MESSAGERS DE L'IMMUNITÉ par Didier Fradet
- LA DIVERSITE DES ANTICORPS par François Rougeon
- LES CELLULES QUI SUPPRIMENT L'IMMUNITÉ par Marc Feldmann
- COMMENT LES CELLULES COOPERENT POUR DEFENDRE L'ORGANISME par Paolo Truffa-Bachi et Claude Lectere
- LES VACCINS MODERNES par Albert Saxton



MAI 1986

13 GRANDS ARTICLES INEDITS. N° 177 — \$4.50

OFFRE SPECIALE D'ABONNEMENT • Un an: 36,00\$

Je souscris un abonnement d'un an (11 mois) à la RECHERCHE, au prix de 36,00\$
Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.
Nom _____ Profession _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____
À retourner accompagné de votre règlement à:
Diffusion Dimédia, 539, Boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2



Maryse Pelletier
DUO POUR VOIX OBSTINEES
Prix du Gouverneur général
Une oeuvre mûre et remarquable: la rencontre d'un homme et d'une femme, les frustrations communes, puis l'éclatement du couple. Un texte dramatique sobre et habile qui vise à l'essentiel des relations humaines. Par l'auteur de *Du poil aux pattes* comme les *cuac's* et *A qui le p'tit coeur après neuf heures et demie?*
118 pages — 9,95\$



Daniel Gagnon
LE PERIL AMOUREUX
«Des nouvelles fascinantes et fascines. Daniel Gagnon se promène dans un monde de fantasmes, terriblement humain, capable, tout de front, d'insoutenable douleur et de cruelles violences... Un livre superbement accompli, dans sa violence et sa poésie.» Stéphane Lépine, *Le Devoir*
138 pages — 11,95\$



JEUNESSES: DES ILLUSIONS TRANQUILLES
Un ouvrage sur les jeunes écrit par des jeunes. Pour comprendre le phénomène de la marginalité, de la désaffection scolaire, du chômage et du *no-future* chez les moins de trente ans, il faut lire cet ouvrage essentiel et d'actualité écrit par un collectif de sept personnes.
234 pages — 12\$
VLB ÉDITEUR
la petite maison de la grande littérature

RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES

Situation de la recherche 1962-1984

Le troisième numéro de *Recherches sociographiques* sur la situation de la recherche vient de paraître. Ce numéro comprend, en plus des articles et commentaires, un compte rendu des débats sur la situation de la recherche, une note critique de Claude Morin et de nombreux comptes rendus d'ouvrages.

Articles du numéro 3

- Arnaud Sales: La construction sociale de l'économie québécoise
- Gérard Bélanger: Commentaire: la lecture des économistes est-elle si pauvre?
- Gilles Paquet: «Le fruit dont l'arbre est la saveur»: réflexions aventureuses sur la pensée économique au Québec
- Jorge Niosi: Commentaire
- Marcel Fournier et Michel Trépanier: La sociologie dans tous ses états
- Nicole Gagnon: Commentaire
- Jean-Pierre Desaulniers: La sociologie de la culture: problèmes d'adéquation
- Gabriel Gagnon: Commentaire: Dévoiler les possibles: du vécu à l'intervention

Table ronde: Kenneth McRoberts, Jean-Paul Bernard, Simon Langlois, Hubert Guindon
La science sociale aujourd'hui
Y. Cohen et M. Fournier: Commentaire: Une perplexité de mise

En vente dans toutes les librairies: seulement 6 \$

— Veuillez m'envoyer seulement le numéro 3, 1985 6 \$

— Veuillez m'envoyer les deux numéros spéciaux de *Recherches sociographiques* sur la situation de la recherche, 1962-1984

(Vous pouvez recevoir ces deux numéros à un coût moindre en vous abonnant rétroactivement pour l'année 1985)

Coût de l'abonnement:

	1985	1986
individu	14 \$ <input type="checkbox"/>	15 \$ <input type="checkbox"/>
étudiant	9 \$ <input type="checkbox"/>	9 \$ <input type="checkbox"/>
organisme	28 \$ <input type="checkbox"/>	30 \$ <input type="checkbox"/>

À venir en 1986:

— un numéro spécial sur les cégeps
— deux numéros ouverts

Faites votre chèque à l'ordre de l'Université Laval

Nom: _____
Adresse: _____

Retournez à:

Recherches sociographiques
Faculté des sciences sociales
Université Laval
Québec, Canada, G1K 7P4

LE DEVOIR CULTUREL

Alain Borer sur la piste de Rimbaud

Suite de la page C-1

lyse de texte et de la simple biographie, Rimbaud pose la question fondamentale de la création pure, à 17 ans, puis de l'abandon de l'écriture, du silence et de la relation de la poésie et de la vie. Pour sa part, Borer a écrit son livre pour se « déposséder » de Rimbaud. « Cette dépossession me permet d'appréhender, sans la dissoudre, l'unité perdue et jamais aperçue du phénomène Rimbaud dans la relation de l'oeuvre et de la vie. Je crois avoir atteint, pour moi, ce que je cherchais, qui n'est pas de rattraper Arthur Rimbaud, lequel est toujours fugitif, ni de le saisir comme si on pouvait saisir la vérité, mais de le reconstituer. »

Alain Borer, qui se méfie des « rimbaldistes » et des « rimbaldoles », se présente comme un « rimbaldien », c'est-à-dire comme quelqu'un qui a l'amour de Rimbaud, qui a reçu les éclairs et la lumière de sa poésie mais qui partage surtout l'insatisfaction de vivre qu'éprouvait Rimbaud. « Est rimbaldien quiconque a éprouvé une insatisfaction fondamentale du corps, qui est limité, et de la pensée, qui est séparée c'est-à-dire reste pensée sans atteindre à

la plénitude, au cosmos, à l'absolu. Et quiconque a cette insatisfaction du corps et de la pensée et cette conscience profonde d'être limité est rimbaldien. »

C'est en faisant son voyage en Abyssinie que Borer a compris l'unité du destin de Rimbaud, qu'il nous communique si magnifiquement dans son livre. Il a compris cette quête d'absolu de Rimbaud, dont la poésie n'a été qu'une étape parmi d'autres.

« Quand je suis arrivé en Abyssinie, je voulais faire un livre qui soit issu de ce que j'avais lu, de façon très blanchotienne : un livre de silence, de limite de la littérature, dans la fascination de la perte et de l'oubli. Puis, tout d'un coup, tu vois l'Abyssinie de Rimbaud intacte. Le temps est suspendu. Tu arrives en Abyssinie comme tu feuilletes un livre de gravure du 19e siècle. Ce que tu vois, Rimbaud l'a vu. Cela n'a pas bougé entre les villes et dans les déserts. Première surprise : tu vois un énorme pays vert et rouge, absolument splendide, très fertile, où il suffit de planter pour que ça pousse. Donc, il y a une très forte irruption du réel. Je me disais : je n'aurais jamais pu survivre en 1880. Avoir 27

ans là-bas, seul, comment vivre et se nourrir, comment parler et se diriger ? J'ai vu tout de suite le réel et cette immensité du risque physique que courait Rimbaud jusqu'à une pulsion de mort.

« Puis, au fur et à mesure du voyage mental, celui qu'on fait quand on est rentré, celui qui continue dans la tête, dans les livres et qui revient, une sorte de synthèse s'est accomplie pour moi : je me suis aperçu de cette chose extraordinaire, à savoir que, dans cette vie solitaire et dans la certitude qu'il était d'avoir été complètement oublié, Rimbaud prenait sans cesse des risques insensés. Je me suis rendu compte que tous ces départs, ces risques, ces efforts visaient quelque chose qu'on retrouve absolument dans la poésie mais dont la poésie n'est qu'un moment parmi toutes les autres tentatives. Ce qui constitue le destin de Rimbaud, ce n'est pas la poésie puis l'aventure, ce n'est pas les textes plus la biographie, mais plutôt tout cet ensemble qui fait qu'il n'est pas un écrivain mais quelqu'un qui est passé par la poésie et mille autres projets, toujours à la recherche de quelque chose. Le destin de Rimbaud s'accomplit dans une

grande unité : celle de la quête. Rimbaud appartient beaucoup moins à l'histoire de la littérature qu'à une autre communauté qui est celle des Grands Absolus, où je vois Yves Klein, Maïakovski, Malevitch ou Héradite.

« J'aime les philosophies ambulatoires et les marcheurs : Socrate, Diogène, Jankelevitch. Et Rimbaud est un grand marcheur. Il l'a bien dit, d'ailleurs : "Je suis un piéton et rien de plus." La tragédie de Rimbaud, c'est de penser qu'il ne peut pas être

le Tout. Rimbaud se sent tenu à l'impossible. Il veut tout. La révolte de Rimbaud ne concerne pas tant la politique, la morale, la sexualité et la bourgeoisie. Elle est cette protestation fondamentale d'un homme conscient d'être limité et de ne pas coïncider au Tout. Il veut que son corps fasse corps avec l'aube. Que, dans sa

marche permanente, il puisse fusionner avec la nature de la femme, la seule qui compte pour lui. C'est cette façon d'être au monde, cette façon impossible et tragique, dont chacun de nous est une partie, qui est la plus belle. C'est par là que passe la poésie — et c'est là que se joue tout le destin de Rimbaud. »

Poumon qui respire
Cigarette qui expire

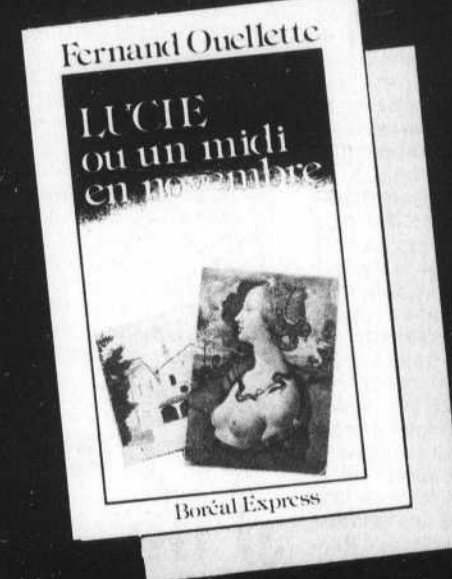


LAURÉATS DES PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

ROMAN

Fernand Ouellette
LUCIE OU UN MIDI EN NOVEMBRE

« Ce livre m'a littéralement séduite... une écriture très belle, coulante et lumineuse. » Danièle Rudel-Tessier, *Châtelaine*
« Ce roman est peut-être le meilleur paru ici en 1985 et certainement le mieux réussi du grand poète et essayiste qu'est Fernand Ouellette. » Gabrielle Poulin, *Le Droit*
« Un roman qui marquera la rentrée (...) comme une lame de fond qui nous atteint longtemps après le passage des apparences. » Ivanhoe Beaulieu, *Le Devoir*
Vol. de 228 pages, 12,95 \$



ESSAI

François Ricard
LA LITTÉRATURE CONTRE ELLE-MÊME

« Un livre de passion... un livre nécessaire. Je le situe parmi les événements qui ébranlent. » Gérard Gaudet, *Le Devoir*
« Les courts essais de François Ricard sont brillants, incisifs... un livre très bien fait. » Jean-François Chassay, *Spirale*
« Une belle découverte. » Andrée Ferretti, *L'Union-Express*
Vol. de 196 pages, 12,95 \$



N • O • U • V • E • A • U • T • É • S

Léon Bernier et Isabelle Perrault
L'ARTISTE ET L'OEUVRE À FAIRE

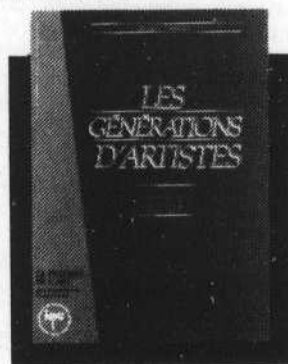


La pratique de l'art 1

Cet ouvrage rend compte d'entretiens avec dix-huit artistes (peintres, sculpteurs, graveurs) portant sur leur confrontation personnelle et quotidienne avec l'oeuvre à réaliser. En marge de ces récits, l'analyse des auteurs se présente comme une longue définition de l'artiste professionnel, définition qui se veut aussi l'amorce d'une sociologie de l'individu.

• 518 pages
ISBN 2-89224-062-X 30,00 \$

Marcel Fournier
LES GÉNÉRATIONS D'ARTISTES



La pratique de l'art 2

Empruntant la méthode des « biographies collectives », l'auteur réunit, pour les arts visuels au Québec, une documentation riche et diversifiée (interviews avec des artistes, biographies et autobiographies, catalogues d'expositions, données statistiques). Il propose une nouvelle lecture de l'histoire de l'art au XXe siècle qui tienne compte autant de la valeur esthétique des oeuvres que de leur signification sociale.

• 202 pages
ISBN 2-89224-063-8 18,00 \$

Ces ouvrages sont disponibles dans toutes les librairies ou à :



Institut québécois de recherche sur la culture
14, rue Haldimand
Québec (Québec)
G1R 4N4
Tél.: (418) 643-4695

LA PRATIQUE DE L'ART

BORÉAL

été seuil

ROBERT LONDE
PRIX LITTÉRAIRE QUÉBEC-PARIS
\$14,95
Une belle journée d'avance
ROMAN
AUX ÉDITIONS DU SEUIL

PATRICK GRAINVILLE
« Une merveille écrite extraordinaire, beaucoup d'humour, de trouvailles à chaque page. » RENARD PIVOT
Quatre cents pages de sensualité. Sans parler des jeunes filles comme ça. C'est suprême. » FRANCIS NOURISSIE
Patrick GRAINVILLE
Le paradis des orages
roman
SEUIL

MILENA
PRIX DU MEILLEUR LIVRE ÉTRANGER A L'UNANIMITÉ DU JURY
Margareta Butler-Neumann
Milena
roman
SEUIL

AGOTA KRISTOF ET SES "MONSTRES"
AGOTA KRISTOF
Le Grand Cahier
ROMAN
AUX ÉDITIONS DU SEUIL

ANNY DUPEREY
Après "L'admiration", la grande comédienne Anny Duperey revient avec succès à la littérature.
Anny Duperey
LE NEZ DE MAZARIN
roman
SEUIL

en vente chez votre libraire

LE DEVOIR CULTUREL

Les Archives des lettres canadiennes

L'ÂGE DE L'ESSAI

LES ESSAIS

GÉRALD GAUDET

* Archives des lettres canadiennes, tome VI : L'Essai et la prose d'idées au Québec. Naissance et évolution d'un discours d'ici, recherche et érudition, forces de la pensée et de l'imaginaire, bibliographie, Montréal, éditions Fides, 1985, 921 pages.

AVEC la publication du sixième tome des Archives des lettres canadiennes qui porte sur *L'Essai et la prose d'idées au Québec*, c'est une date importante qui vient d'être marquée dans l'histoire de la pensée d'ici. Non seulement on y reconnaît l'importance d'un genre qui a (eu) du mal à s'implanter au même titre que le roman et la poésie, par exemple, on y confirme l'existence de pensées fortes, originales, inscrites dans les différentes époques qui ont signifié notre cheminement collectif, et qui sont là comme autant de phares dans la vie des idées au Québec.

Il n'est pas inutile de rappeler quelques événements récents qui ont contribué à l'affirmation du genre. À part les dossiers déterminants de la revue *Études littéraires* (vol. 5, no 1, avril 1972 et vol 11, no 2, août 1978), l'anthologie de Laurent Mailhot et Benoît Melançon (*Essais québécois, 1837-1983*, Leméac), la présence un peu partout dans les revues, parfois même dans les quotidiens, d'une critique attentive facilement alimentée par une production diversifiée — je pense ici aux articles intelligents de Robert Vigneault dans *Lettres québécoises* —, il y a d'abord et avant tout la présence humaine et littéraire de quelques essayistes qui sont comme des moments dans le domaine de la pensée (Fernand Dumont, Jacques Grandmaison, Pierre Vallières, Pierre Vadeboncoeur, Madeleine Ouellette-Michalska, Suzanne Lamy...), de théoriciens qui sont en même temps des essayistes fameux (Jean-Louis Major, Robert Vigneault, François Ricard, André Belleau, Jean Marcel...), de critiques qui trouvent leurs propres voies, loin des grilles toutes faites (André Brochu, René Lapiere, Jacques Blais, Gilles Marcotte, Pierre Nepveu, Paul Wycysynski...). Tous ces gens qui travaillent avec la pensée sont bien plus que des écrivains; ce sont de véritables écrivains comme s'ils avaient d'instinct que la réflexion est aussi une affaire de mots : ils savent que l'essai est écriture, qu'il se fait dans la confrontation avec le langage : un je inquiet, en situation, faisant l'épreuve du réel, se pensant en même temps qu'il pense le monde, sans jamais s'achever avec le dernier mot. Et c'est l'une des découvertes les plus réjouissantes que l'on peut faire en lisant ce sixième tome des Archives : il y a une extrême maturité d'un genre que renforce la solidité intellectuelle de ceux qui essaient de le penser. On n'est plus à l'étape où les chercheurs se contentent de raconter les idées des autres, on est à l'âge où ils tentent de montrer comment elles passent par un langage, certains glissements du vocabulaire, une rhétorique particulière pour dire davantage et autrement. Voilà pourquoi la plupart des collaborateurs ont senti la nécessité de pointer le mode sous lequel l'essayiste exerçait sa pensée à la liberté.

Dans une première partie, il s'agit d'analyser l'arrière-plan historique qui a bloqué et permis l'émergence de l'essai au Québec. Denis Monière rappelle, par exemple, que l'élite canadienne-française entre 1867 et 1945, paniquée devant les changements provoqués par la Conquête, incapable de faire face aux nouveaux défis de la société industrielle, a proposé à notre peuple une mission dans le but de maintenir

artificiellement son pouvoir. La mission : sauvegarder la race, la langue, la religion, sauver l'Amérique de son matérialisme. Jean-Louis Roy, pour sa part, montre comment l'expérience urbaine, la guerre avec les mutations industrielles qu'elle a provoquées et les contacts avec les nouvelles idées du monde contemporain ont ébranlé les assises d'une société repliée sur elle-même, loin de la réalité complexe de la vie moderne, société où régnaient « la méthode, l'argument et le règlement d'autorité ». « L'ordre cohérent d'un monde mythique cède la place à la recherche du sens ou du non-sens de l'expérience humaine et urbaine, des tissus de relations qu'elles tissent et aux sentiments vécus par des êtres charnels et historiques hantés par l'angoisse, la révolte, l'isolement, la peur, l'appel de la fuite, les joies concrètes et les espoirs sensibles. »

Par la suite, des intervenants de plusieurs disciplines (philosophie, éducation, sociologie, sciences politiques...) dressent un portrait d'ensemble de chacun de leurs champs d'activité. Je retiens que la critique littéraire a été mal servie par un François Gallays qui s'est trompé, me semble-t-il, de point de vue. Je m'étonne de le voir ignorer les travaux de Paul Wycysynski sur Nelligan, témoins d'une ferveur et d'une fidélité à une œuvre assez exceptionnelles dans notre champ critique, d'autant plus qu'ils ont marqué plusieurs générations de lecteurs, ou ceux de Jacques Blais qui allie l'analyse thématique à l'histoire littéraire dans des études nourries aux sources mêmes de l'intuition et de la rigueur intellectuelles. François Gallays insiste trop souvent sur des œuvres mineures. Il aurait pourtant été pertinent d'identifier les critiques et les pistes qu'ils ont lancées pour mieux approcher notre littérature, pistes qui m'apparaissent comme des repères souvent utilisés, contestés, à tout le moins nuancés par d'autres lectures plus modernes. À ce niveau, l'observation attentive des travaux de Gilles Marcotte, de Gérard Bessette et de quelques autres s'imposeraient.

Dans une troisième partie, celle qui domine le livre par son ampleur, les essayistes sont mieux situés dans leur contribution originale à la pensée québécoise. Napoléon Aubin, Hector Fabre, Arthur Buies, Jules Fournier, Pierre Angers, Pierre Baillegon, Jean LeMoine, Fernand Ouellette, Jacques Ferron, Lionel Groulx, entre autres, voient leurs démarches analysées de façon minutieuse. Curieusement, Saint-Denis Garneau est souvent convoqué pour dire que l'essai est un exercice de la contradiction à l'intérieur duquel son auteur trouverait difficilement à se reposer. « C'est là sans appui... » que « la vie est la contestation permanente des théories qu'elle tient en échec les constructions rationnelles » chez Ernest Gagnon, si l'on se fie à la réflexion affective d'André Brochu sur l'auteur de *L'Homme d'ici*. Cette « pensée paradoxale » d'un être qui a voulu réconcilier la vie moderne avec la foi s'est vécue à l'époque du divorce entre la connaissance et l'expérience. Pour sa part, Fernand Dumont, qui a déjà écrit : « La société est aussi, est surtout un roman et un poème », se voit très bien servi par Jean Terrasse qui se fait le compagnon d'une démarche et d'une genèse retraçant « la liberté vécue dans le fait d'être chrétien, la solidarité avec les victimes de l'histoire, ou la rencontre, au début de sa carrière, avec la poésie ». Fernand Dumont ou l'essai retrouvé à travers une pensée qui ne se contente pas d'expliquer le monde, mais qui essaie aussi de le transformer et de prendre partie. « La conscience, pour Dumont, prend corps dans les limites d'une situation. C'est bien sur ce fond qu'apparaît, tragique, la démarche d'Hubert Aquin. » Sa pensée, comme le montre Patricia Smart, s'érige comme un défi contre ce qu'il percevait d'aliénant dans son milieu, [...] en même temps l'influence du

milieu est intériorisée, de sorte que l'auteur se trouve incessamment aux prises avec un « frère-ennemi » intérieur auquel il n'arrive pas à échapper. » Malgré le manque d'espace, je m'en voudrais de ne pas signaler l'article remarquable de Jean Fiset qui parle de sa génération, celle qui a voulu fonder une écriture moderne et qui a été fascinée par le *Refus global*. Il affirme un paradoxe insoluble : « Nous serons vraisemblablement reconnus par l'Histoire comme ceux qui auront tenté de concilier l'inconciliable; nous aurons tenté, par nécessité, et contre l'histoire, de poursuivre les revendications des années soixante; nous aurons tenté d'exorciser un nationalisme irrésistible; nous aurons tenté de marier la pensée dialectique et l'utopie d'un discours "unitaire"; de fusionner la pensée critique et le désir. »

Nous n'en finirons peut-être jamais avec le dualisme, avec « la pensée paradoxale ». De toute façon, nous n'aimerons jamais assez la pensée. D'avoir permis d'identifier les voies diverses qui ont traversé l'épreuve de nos inquiétudes, de nos espoirs et de nos contradictions à même le langage et l'imaginaire, de permettre leurs confrontations dans le temps, c'est un travail qui ne sera pas sans suites. Ces Archives nous disent des repères à partir desquels nous pouvons savoir ce que nous sommes encore, ce que nous ne voulons plus être. Madeleine Ouellette-Michalska, Nicole Brossard, Victor-Lévy Beaulieu, Suzanne Lamy, René Lapiere, François Ricard, Lise Gauvin... mènent déjà la pensée ailleurs. Il faut rendre hommage à Paul Wycysynski, François Gallays et Sylvain Simard, qui ont coordonné avec compétence l'ensemble des travaux.

Le journal d'un zizi

STÉPHANE LÉPINE

* Michel Luneau, *Sexe-Je*, Grasset, 1986, 190 pages.

LES ZIZIS ont-ils une âme ? Du fond de sa petite culotte, à quoi rêve le zizi ? Je vous entends déjà qui riez en lisant ces mots. Vous êtes donc insensibles aux malheurs du zizi ? Vous trouvez que cela n'est pas sérieux, que ce n'est pas un sujet important ? Mais de quoi faut-il parler alors, dit le pénis, « de l'important ? Qu'est-ce qui est important ? Ce que je vis, ce que je pense, ce que je pense vivre ? »

Modèle de présence efficace et discrète, il laisse deviner rondeur et fermeté comme il sied à un sexe de bonne compagnie, s'épuise depuis le commencement des temps dans la tension surhumaine du désir mais demeure pourtant mal aimé et incompris. « Je ne m'aime pas, dit-il. On ne m'a pas appris à m'aimer. » Aussi Michel Luneau a-t-il décidé de lui laisser la parole, de participer à sa réhabilitation. Après le *Cantique des organes*, le *Mémorial du sang* et les *Chroniques de la vie d'en-dessous*, où il faisait parler un mort, voilà qu'il nous présente, avec *Sexe-Je*, les propos et confidences d'un pénis.

Imbu de lui-même, (« Je suis le

Le contrat presque impossible de *La Vie en rose*

LES REVUES

CAROLE DAVID

CES DERNIERS mois, l'expérience féministe et économique de *La Vie en rose* a fait couler de l'encre et parfois même du fiel, non seulement dans la « grande presse » mais aussi du côté des autres périodiques. Quelquefois complices, souvent durs, rarement indifférents, les interventions sur les hauts et les bas du « magazine féministe d'actualité » participent, d'une certaine façon, du grand processus de mythologisation dans lequel ce magazine est entré bien malgré lui : *La Vie en rose* vend 20,000 copies chaque mois et existe maintenant depuis six ans.

Dans le dernier numéro de la revue *L'Autre Actualité* (printemps 1986), anciennement *Pour le socialisme*, Martine d'Amours a réalisé une entrevue avec Françoise Guénette et Francine Pelletier, deux membres de l'équipe de direction. Cet entretien fait le point sur un certain nombre de questions soulevées par les derniers numéros de *LVR* : « Tenter l'érotisme », « Le phénomène Marois », et le spécial « Hommes ». Les deux rédactrices réaffirment l'objectif premier de cette revue qui était de « faire une presse d'opinion, pratiquer un nouveau journalisme, autonome face aux règles établies et autonome face au mouvement des femmes ».

En fait, le problème de *LVR* est un d'image : beaucoup de lectrices, et à l'occasion des lecteurs, voudraient bien s'y reconnaître. La génération qui l'a portée critique le *look* sémillant du magazine. « La loi du marché », c'est la plus dure que nous avons apprise », rétorque Francine Pelletier. Quant aux jeunes féministes, les filles du RAJ, entre autres, elles dénoncent leurs aînées et les accusent d'être de connivence avec le pouvoir en prônant un féminisme égalitariste. Il est clair qu'ici on assiste tout simplement à un conflit de générations. Francine Pelletier reconnaît



que ce que les filles du RAJ leur reprochent, « c'est d'avoir une tribune, une crédibilité, un pouvoir d'influence ».

Si vous avez envie d'en savoir plus sur les jeunes féministes et *LVR*, il faut consulter le dernier numéro de la revue *Révoltes* (printemps 1986). Andrée Pomerleau, professeur dans une école de décrocheurs, rappelle que, même si l'on observe présentement une tendance dans le mouvement féministe à situer les enjeux sur le terrain de la vie privée, il faut aussi se demander quel choix ont les jeunes femmes d'aujourd'hui. Une enquête récente du Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme (CCCSF) a révélé que les adolescentes avaient toujours les mêmes « vieilles idées » sur l'amour, le mariage et la carrière. Quant à Nancy Gendron, elle dénonce la *tendance Châtelaine* de la revue et pense que le débat devrait porter sur la pauvreté des femmes et leurs conditions de vie. Les Rebelles ont choisi, elles, d'exprimer leur désaccord avec *LVR* par l'action directe. Lors de la publication du numéro sur « Le phénomène Marois », elles ont placardé d'affiches les murs du centre-ville : « La vie en rose dans

un cul(te)-de-sac ». Le geste des Rebelles est bien à l'image de leur désespoir et de leur fureur de vivre autrement.

Mais l'embarras est aussi venu d'ailleurs. Lors de la publication du numéro « Tenter l'érotisme », d'autres féministes ont manifesté leur dissidence, cette fois-ci par le biais du courrier des lectrices, espace contestataire dans la plus pure tradition anglo-saxonne. Cependant, une lettre, celle de Micheline Carrier, n'a pas été publiée en entier, ce qui a soulevé la colère de la signataire. Le Réseau d'information pour les femmes (RAIF) reproduit intégralement la lettre de Micheline Carrier dans le dernier numéro de sa publication.

Le RAIF ne s'arrête pas là : il dénonce l'attitude supposément mercantile de *LVR*. « Le féminisme n'est pas à vendre », titre le RAIF. Celui-ci met *LVR* au banc des accusés en proclamant que cette revue ou magazine est loin d'être la seule revue ou magazine féministe. Au terme de ce procès auquel se livre le RAIF, on attend en vain la décision du juge. Le RAIF souhaiterait-il la disparition de *LVR* en livrant cette guerre sémantique ? Les questions soulevées par Andrée Pomerleau et Nancy Gendron dans la revue *Révoltes* m'apparaissent beaucoup plus pertinentes. Ces constats situent les véritables enjeux du débat sur *LVR* : la pauvreté des femmes, la relève féministe, etc.

Dans son dossier qu'il consacre à la presse féminine, le dernier numéro d'*Info-Pressé* définit *LVR* comme « l'organe privilégié du mouvement féministe ». Cette affirmation va sûrement jeter de l'huile sur le feu : *LVR* suscite l'intérêt des spécialistes en marketing car, sans étude de marché préalable, ce magazine a réussi à atteindre 20,000 lectrices. Une première dans le monde de la presse « alternative » québécoise. *LVR* ne fait pas l'unanimité, mais force est de constater que les critiques et les questionnements qui se posent à *LVR* sont devenus notre actualité.

membre. L'organe mâle. Le dépositaire du sacré. » tendre (« De toutes les femmes que je vénère, aucune ne m'inspire plus de tendresse que la dame-pipi... », philosophe (« Occupant sans place, j'interroge le vide. Mon point critique : l'orgasme, quelques secondes d'un futur trop immédiat. »), plaignard (« La règle en impose un par personne, je sais, mais pourquoi moi ? ... La volupté, toujours recommencée... Hélas ! pour moi, je fatigue vite... Je n'ai pas une vie très enviable... Je sors trop rarement, je ne fais pas assez de sport ni d'exercice... », envieux (« Pour être à la place du cerveau, il faut avoir fait des études, être costellé de diplômes. »), le pénis nous parle donc de lui-même, en toute sincérité, attire notre attention sur sa pauvre condition. « Jaloux, dit-il. Sa vraiment. Aigre quelquefois. Fataliste en fin de compte. On n'échappe pas à son destin : si je suis sexe, c'est que je devais l'être. »

« Aveugle prisonnier de linges rêches, enfermé à vie par décence », le zizi ne quitte sa geôle « que par nécessité ou pour de rares visites inté-

ressées ». Relégué dans l'ombre, il est pourtant « le cœur de fond, le marathonien, le relayeur exténué de la flamme amoureuse, le porte-fanion de la semence humaine... Sexe-Je est donc l'occasion pour lui de s'exprimer, de dévoiler ses idéaux (« Je rêve de me perdre. De ne plus

m'appartenir. De n'être plus rien. »), de corriger certains malentendus : « Je porte à gauche. N'en déduire aucune appartenance politique. »

Avis à ceux que la chose intéresse. Le pénis est sorti de ses gonds, a soulevé l'interdit et nous dévoile enfin ce qu'il est vraiment.

LE MÉAL

MES AUTEURS PRÉFÉRÉS

Jean-Paul Filion
LE PREMIER CÔTÉ DU MONDE
Le récit bouleversant d'une enfance en milieu rural — un retour aux sources écrit en toute simplicité, et en toute vérité. Un grand attachement aux choses de la vie. « Un homme honnête peut-il se vanter d'être à l'abri de son enfance? » 7.95\$

Claude Jasmin
MAMAN PARIS MAMAN LA-FRANCE
Un livre drôle, amusant. Une sorte de guide commode et hilarant pour tous ceux qui veulent visiter la « mère-patrie » et qui veulent y retourner 7.95\$

Suzanne Paradis
UN AIGLE DANS LA BASSE-COUR
« En prêtant son talent et sa genérosité à une cause immense et peut-être perdue. Suzanne Paradis affirme une fois encore, mais en s'effaçant elle-même derrière l'horreur objective, sa foi dans la vie et dans l'amour »
Reginald Martel, *La Presse* 7.95\$

Jacques Poulin
LES GRANDES MAREES
« Voilà le roman accompli d'un écrivain doué qui devrait faire le bonheur de milliers de lecteurs »
Sheila Fischman, *The Montreal Star* 6.95\$

Michel Tremblay
LA GROSSE FEMME D'A CÔTÉ EST ENCEINTE
« Un livre drôle, émouvant, vrai, inattendu, qui éclate comme le printemps »
Jacques Godbout, *Progres-Dimanche* 7.95\$

Michel Tremblay
THÉRÈSE ET PIÉRETTE À L'ÉCOLE DES SAINTS ANGES
« TENDRESSE L'amour de Tremblay pour le Plateau Mont-Royal fera de son roman un classique »
Alan Brown, *The Gazette* 7.95\$

JE LES AI EN POCHE/QUÉBEC
EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

DIFFUSION PROLOGUE
2975 Sartelon, Ville Saint-Laurent, QC H4R 1E6
Téléphone: (514) 332-5860 et 1.800.361-5751

Vient de paraître chez Fayard

HISTOIRE DE LA MUSIQUE OCCIDENTALE

sous la direction de Brigitte et Jean Massin

Histoire de la musique occidentale

sous la direction de Brigitte et Jean Massin

Ce livre est destiné à tous les lecteurs, à tous ceux qui sont épris de la musique, la pratiquent ou l'écoutent. C'est une véritable histoire de cet art, dans sa merveilleuse trajectoire au travers des siècles, ses développements, ses inventions et ses réinventions.

En vente chez votre libraire

écrits

du Canada français

VIENT DE PARAÎTRE VOLUME 57

ROBERT CHARBONNEAU PARMİ NOUS

Esquisse d'un portrait: Paul Beaulieu.

Le personnage: Willie Chevalier, Gilles Archambault.

Le polémiste: Jean-Louis Gagnon, Gilles Marcotte.

Le romancier: Jean-Charles Falardeau, Jacques Allard.

Le poète: Roger Duhamel.

Inédit, choix de lettres: Robert Élie, Jean Le Moine, documents. Une analyse en profondeur du débat sur l'autonomie de notre littérature.

L'exemplaire: 6,50\$

L'abonnement à quatre volumes: Canada: 25\$; institutions et pays étrangers: 35\$

Adresser toute correspondance à

écrits

du Canada français

5754, avenue Déom
Montréal, Qué. H3S 2N4

VIENT DE PARAÎTRE

LIBERTÉ 165

LIBERTÉ 165

Vues sur la nature

juin 1986 5\$

comprenant des articles de Suzanne Robert, Jean Larose, Stephen Jay Gould, François Ricard, François Hébert, Charlotte Melançon, Gisèle Lamoureux, François Doré et Pierre Gingras;

& nos chroniques habituelles (sur Rambo, l'OSM, l'amour, etc.)

LIBERTÉ

C.P. 399, SUCC. OUTREMONT
MONTRÉAL, QUÉBEC H2V 4N3

Je désire:

ce numéro (5\$).....

m'abonner (20\$, 6 numéros)....

NOM.....

ADRESSE.....

code.....

LE DEVOIR CULTUREL

La nuit porte morale et... réglisse

LITTÉRATURE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

★ Robert Munsch et Michael Martchenko, **Le Dodo**, éditions La Courte Échelle.
★ Allen Morgan et Michael Martchenko, **Le Camion**, éditions La Courte Échelle.

APRÈS le succès de *L'Alphabet* de Roger Paré, la Courte Échelle a choisi de ne lancer que deux albums pour les trois à huit ans avant la prochaine rentrée littéraire. D'aucuns gémiront parce que l'édition originale de ces livres nous vient d'Annick Press en Ontario ? Aux auteurs et illustrateurs québécois de faire mieux !

Sur la page couverture de l'album de Robert Munsch, on rassure les parents avec un sage résumé : « L'heure du dodo n'est pas toujours un moment facile. Ni pour les enfants ni pour les adultes. Cette histoire l'illustre parfaitement bien. » Balivernes ! Foutaises ! C'est tout le contraire que dit le livre. Le dodo, c'est la fête, la foire, la folie. À tout moment, la triste heure fatidique peut se transformer en carnaval. Et si quelqu'un en souffre, ce n'est pas celui qui lutte contre les bras de Morphée.

À la manière de tant de contes traditionnels, *Le Dodo* propose une construction toute simple, la répétition d'une même séquence narrative avec des variantes qui témoignent des proportions gigantesques que finit par prendre un événement anodin. Ainsi, dans la première scène, maman met au lit un petit ange qui se déchaine sitôt la porte refermée. Le père, puis les 17 frères et soeurs et, enfin, les policiers rendront ensuite visite au petit monstre. Jusqu'à ce que la discorde éclate entre tous ces représentants de l'ordre et que le jeune Simon, fatigué d'attendre le prochain sermon, décide de s'endormir tranquillement.

Ici, comme dans les contes de

fées, les nains viennent à bout des géants. Avec l'enflure des événements, les représentants de l'ordre grandissent et deviennent de plus en plus menaçants, mais le petit homme réussit à les dominer à sa manière. C'est la morale des contes de fées que la littérature-jeunesse plus récente avait trop longtemps niée.

★ *Le Camion*, d'Allen Morgan, fait appel à une structure plus complexe fondée sur une hésitation entre le rêve et la réalité. Mais la morale est la même et la représentation de l'enfance tout aussi éloquent. Mathieu veut deux choses : des bâtons de réglisse rouge et un petit camion qu'il a perdu. Ses souhaits seront comblés pendant la nuit alors que le conducteur d'une énorme dépanneuse s'arrêtera, comme par magie, sous la fenêtre de sa chambre.

Comme Simon, Mathieu a bien mieux à faire que de dormir et c'est une véritable plongée au pays des merveilles que lui propose ce grand géant conducteur de dépanneuse. Avec lui, tout est possible, tout est parfait : les désirs les plus intimes sont exaucés avant même d'avoir été formulés. Ainsi, lorsque la faim tenaille les deux compagnons, le conducteur fait apparaître une boîte à lunch débordant de... réglisse rouge. Et, lorsque l'aventure d'une nuit tire à sa fin, Simon est témoin d'un événement extraordinaire : en appuyant sur un bouton secret au lave-auto, les camions remorqués par la dépanneuse se métamorphosent en modèles réduits. Simon recevra ainsi, de la main de son ami, la camionnette qu'il avait perdue.

Le conte renverse ici l'opposition traditionnelle entre l'adulte et l'enfant. C'est la dimension de l'enfance qui a valeur de réel. Ce ne sont plus les camions jouets qui se métamorphosent en vrais camions mais l'inverse. Et le propriétaire de la dépanneuse avouera à Mathieu que son travail n'est finalement qu'un jeu : il s'amuse à remorquer toutes sortes de véhicules pour ensuite les échanger et les collection-

ner.

Freud aurait pris plaisir à lire ce conte moderne où se dessine l'image du père idéal, ce grand copain, complice hors pair. Mathieu a beau avoir cinq ans, il n'est jamais dominé par ce géant ami avec lequel il traite d'égal à égal. On nage ici en pleine mer oedipienne alors que le petit Mathieu, de connivence avec la confrérie des remorqueurs, protège l'auto de sa mère en glissant des bâtons de réglisse rouge sous les essuie-glace pour l'identifier.

Au terme de l'aventure, l'enfant-héros a pu s'emparer de ses deux objets de quête : réglisse et camionnette. Le rêve débordant ainsi dans la réalité alors que la magie et le merveilleux s'attachent à des éléments du quotidien. Le jeune héros n'a pas à vaincre un dragon mais à accrocher une voiture récalcitrante à la dépanneuse. Les citrouilles ne deviennent pas de beaux carrosses dorés sous la baguette magique d'une fée mais les beaux gros camions se transforment en jouets lorsqu'on appuie sur le bouton secret au lave-auto.

À ces deux récits merveilleux, d'une grande finesse, s'ajoutent les délicieuses illustrations de Michael Martchenko. Drôles, caricaturales, elles ne se contentent pas d'épouser le texte mais le dépassent, ajoutant une foule de détails pour mieux caractériser les personnages. Elles sont à lire et à relire, à décoder avec intelligence et plaisir. Et pourtant, elles sont toutes simples, avec des contours clairs et beaucoup de mouvement ; jouant avec l'hyperbole, elles attachent au texte une joyeuse note d'exubérance. Il y a quelque chose d'euphorisant dans ces images d'un petit garçon invulnérable au pays des géants. Tout est plus grand que nature : la boîte à lunch débordante littéralement de bâtons de réglisse ; au lave-auto, les camions sont inondés de bulles ; le vacarme que fait Simon est carrément infernal... Et les enfants aux allures de petits lutins sont, en réalité, des géants astucieusement déguisés.

ricaricature et d'architecte. Car il faut avoir l'esprit d'un architecte pour maintenir en place tous les éléments disparates contenus dans ce livre et réussir à créer un suspense.

L'histoire ? Un étudiant, Olivier, tente de percer le mystère de la mort du grand poète Georg Rhein, qui s'est apparemment suicidé dans le Rhin. Cela le conduit à rencontrer plusieurs personnages caractéristiques du merveilleux monde des lettres. Par exemple, l'écrivain solitaire, le critique hargneux et jaloux des véritables écrivains, l'éditeur original, son directeur de thèse qui lui clame sans arrêt « *Le texte avant toute chose, n'oubliez pas le texte* », etc. Mais, au centre de son enquête, c'est la littérature d'aujourd'hui qui est remise en question. Et ce roman captivant, rempli de réflexions, est la meilleure réponse que pouvait faire Max Genève à la littérature commerciale.

Robert Charbonneau parmi nous

CLÉMENT TRUDEL

LES ÉCRITS du Canada français (n° 57) portent sur « Robert Charbonneau parmi nous ». Dossier qui trace un portrait de cet homme timide et distant, de son oeuvre de romancier (*Ils posséderont la terre*, *Fontille*, etc.) et de ses talents de polémiste. S'y ajoutent : un inédit, « Précieuse Elisabeth », joué sur les ondes de Radio-Canada dans les années 40, et une correspondance entre Charbonneau, Robert Élie, Jean Le Moine, Paul Beaulieu et d'autres.

Ex-ambassadeur à Paris et à Rio, notamment, M. Beaulieu est président des *Écrits*... Il signe une « esquisse de portrait » de Robert Charbonneau, dont il fut le condisciple au collège Sainte-Marie ; en 1934, les deux amis avaient fondé *La Relève* que l'on peut inscrire dans la mouvance de Mounier. Le dossier des *Écrits*... reprend un cinquantaine de pages de Jean-Charles Falardeau sur ce « romancier sur modèle » que fut Charbonneau, et offre une pénétrante analyse de Jacques Allard sur *Fontille* et l'amour.

Il faut se rappeler que Robert Charbonneau (1911-1967) mena campagne, presque seul, dans l'immédiat après-guerre, pour que soit reconstruite, en France, une littérature canadienne-française autonome. Ceux qui croient le fer avec lui avaient tous un nom prestigieux dans les lettres françaises : Jean Cassou, François Mauriac, Georges Duhamel, Étienne Gilson, les frères Tharaud, Billy Aragon, etc. Gilson comptait parmi les plus amènes de ses contradicteurs. Mauriac et Aragon se firent cinglants. Le tout fut amplement rapporté dans *La France et nous* — journal d'une querelle, que publi-

rent les éditions de l'Arbre, fondées en 1940 par Claude Hurtubise et Robert Charbonneau. La thèse française passait, à Paris, par des tribunes telles *Le Monde*, *Le Figaro* et *Les Lettres françaises*. Par moments, on n'y faisait pas de quartier face aux « cousins » ingrats qui, selon certains, n'étaient mûrs que pour la sous-littérature d'un Delby.

Le contentieux tournait autour de l'indignation des écrivains « résistants » comme Jean Cassou, outrés que Charbonneau se permette d'éditer ici des auteurs considérés comme traîtres à la France : Maurras, Massis, Bainville, Léon Daudet et d'autres. Charbonneau avait compté aux malheurs de la France occupée mais il disait ne pas mêler politique et littérature. À la limite, selon Charbonneau, on pouvait stigmatiser un auteur pour ses idées, sans aller jusqu'à lui bloquer l'accès aux maisons d'édition s'il s'agissait d'un écrivain talentueux. La France se trouvait alors en pleine épuration. Ce n'est que plus tard qu'apparurent les « dinguos » sur les Drieu La Rochelle et consorts.

Robert Charbonneau admettra plus tard avoir sciemment gonflé la voix pour mieux être entendu. Les pages que Gilles Marcotte consacre dans ce numéro à « La France et nous » sont éclairantes. Elles nous rappellent la rivalité inéluctable entre éditeurs de France et éditeurs « canadiens », rivalité que certains cherchaient à masquer derrière des considérations plus sentimentales que réalistes ; on parlait de l'arbre français et du rameau « canadien ». Tous ne réclamaient pas, heureusement, des glossaires pour comprendre les auteurs francophones d'ici.

C'est tout de même l'époque où le

jury du prix Fémina récompense *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, et où Paul Beaulieu, depuis son ambassade parisienne, se retrouve à la fois dans la ligne de tir de son ami Charbonneau et dans celle des sommités des lettres françaises. Le Québec accueille alors de très nombreux conférenciers français dont plusieurs mènent campagne contre les articles de Charbonneau, porte-parole d'une émancipation difficile. Gilson écrit, en juillet 1947, une lettre personnelle à Charbonneau : il le prie de ne pas prêter de « mauvais desseins » à Georges Duhamel et aux frères Tharaud, mais il ajoute que ce que Mauriac dit « des ignobles insultes dont la France est couverte dans la presse du Québec est vrai ».

La controverse n'aura pas été inutile mais que de coups bas et de hargne entre-temps ! Le vainqueur amer de cet engagement fut Charbonneau. 25 ans plus tard, n'oublions pas, sortait un autre dossier : *La Bataille du livre* (éditions Leméac / LE DEVOIR) où des éditeurs d'ici étalaient leur manque d'oxygène face à un géant français comme Hachette...

L'écrivain Robert Charbonneau a-t-il de l'intérêt pour le lecteur des années 80 ? Le présent dossier place l'auteur dans l'axe de Bourget-Proust-Mauriac, pour ses personnages tourmentés, obsédés, angoissés. Charbonneau a souvent décrit des hommes nostalgiques de l'adolescence, plutôt novices en psychologie féminine. Il m'apparaît que le moins jauni de ses romans (*Les Désirs et les jours*) donne une bonne idée d'un « bilan décevant de l'âge mûr », du profil d'homme de pouvoir que le Québec était apte à produire dans la première moitié de ce siècle.

ENTRE LES LIGNES

GUY FERLAND

★ Max Genève, **Le Salon**, Barrault, 1986, 270 pages.

EN FRANCE, l'écrivain est devenu une vedette de télévision. En effet, les médias prennent toute la place et les campagnes publicitaires font le succès des livres. Et, dans cette grande foire médiatique, le Salon du livre a une place privilégiée. Comme les prix littéraires, il concentre l'attention du public sur la chose littéraire.

CARON LIBRAIRE
LIVRES RÉCENT ET ANCIENS
Achat et vente
la plus grande librairie
251 Ste-Catherine E.

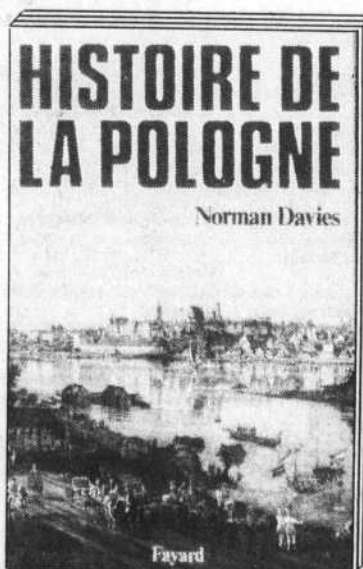
LE PETIT ZODIAQUE ILLUSTRÉ
LION
LE PETIT ZODIAQUE ILLUSTRÉ
12 beaux livres souriants et colorés
28 pages 5,95\$ ch.
éditions hurtubise hmh ltée
7360, boulevard Newman
Ville de LaSalle (Québec)
H8N 1X2 Téléphone (514) 364-0323

À travers tout cela, c'est le véritable écrivain qui perd la face. Le livre n'est plus une fin en soi, mais un moyen de promotion d'un personnage public. Car les éditeurs veulent vendre à tout prix, quels qu'en soient les moyens.

Dans les milieux littéraires, cela se traduit par une guerre sans merci entre revues concurrentes. Les auteurs-collaborateurs se surveillent les uns les autres et s'égratignent avec élégance. Les pots-de-vin abondent, de même que les coups en bas de la ceinture.

Cette face cachée du domaine de l'édition, Max Genève nous la dévoile avec humour et ironie à travers son polar abracadabrante, *Le Salon*. Il nous offre, par la même occasion, des portraits désopilants des vedettes du livre (on reconnaît sans peine Sollers, B.-H.L., B.P.-D., et plusieurs autres). Et on reste estomaqué devant ses talents de pasticheur, de ca-

Vient de paraître chez Fayard



Histoire de la Pologne
Norman Davies

L'auteur tisse les lignes de force d'un peuple et d'une nation qui ont toujours su retrouver, contre des régimes mensongers, la mémoire longue de leur existence. L'héritage de la Pologne est l'une des plus anciennes cultures de l'Europe.

En vente chez votre libraire

VIENT DE PARAÎTRE

Par l'auteur de
LA PETITE FILLE AU TAMBOUR
UN PUR ESPION



JOHN LE CARRÉ

536 pages / 19,95 \$

La plus extraordinaire traque de l'histoire de la littérature d'espionnage!

«UN PUR ESPION surpasse tous les best-sellers de John Le Carré. L'intensité des sentiments exprimés, le génie de la langue, l'humour et le mordant enchaînent littéralement le lecteur au destin de l'insondable Magnus Pym.»
PUBLISHERS WEEKLY

LE «CHOIX DU LIBRAIRE» POUR LE MOIS DE JUIN.

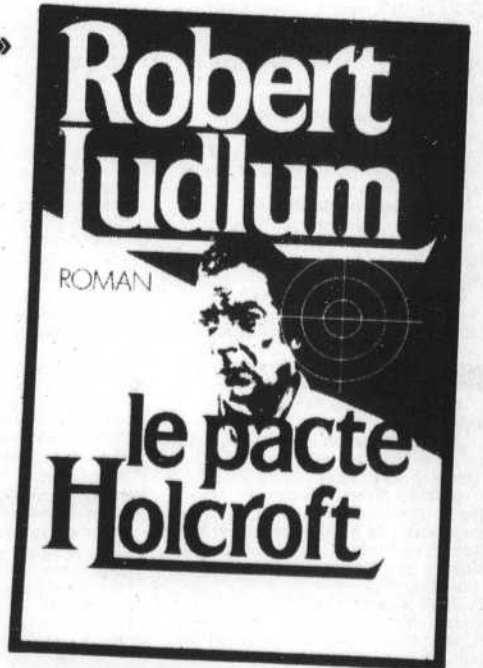
LE PACTE HOLCROFT
ROBERT LUDLUM

454 pages / 16,95 \$

«Ludlum a l'art de nouer les intrigues les plus subtiles et d'inventer des scènes qui laissent le lecteur pantelant.»
TIME



En vente chez votre libraire
ROBERT LAFFONT



HUMOUR plus ACTION = VACANCES PAS BÊTES!



COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER
de Dany Laferrière

«... James Baldwin et Chester Himes sont invités à patronner ce portrait agile et acide d'un Montréal qui aurait la misère de Harlem, avec des Blancs en plus... Heureusement, l'écriture jubile, et la verve de Vian n'est pas loins...»
«Nouvelles littéraires.»
«Un livre osé, sans blocages ni complexes, oui. Sans compter que ce plaidoyer est aussi un éloge de la séduction, fait avec humour, qui suscite, chez le lecteur, le contraire d'un rire gras: un rire de qualité.»
Jeune Afrique.

156 pages — 12,95\$

VLB ÉDITEUR, la petite maison de la grande littérature

PROGRAMMEURS À GAGES
de Jacques Bissonnette

Un véritable thriller écrit par un spécialiste de la sécurité informatique, et qui nous entraîne de Los Angeles à Montréal, Toronto et Détroit.

282 pages — 14,95\$



LE DEVOIR CULTUREL

Dutoit et la « magie rayonnante » d'Arthur Honegger

DISQUES

CAROL BERGERON

Arthur Honegger (1892-1955) : Symphonie n° 1, Pastorale d'été, Pacific 231, Rugby et Mouvement symphonique n° 3; le Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks, dir. Charles Dutoit. Erato NUM 75254, texte de présentation en français.

Symphonie n° 2 pour cordes avec trompette et Symphonie n° 4 « délicieuse basiliennaise »; le Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks, dir. Charles Dutoit. Erato NUM 75259.

Symphonie n° 3 « liturgique » et Symphonie n° 5 « di tre re »; le Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks, dir. Charles Dutoit. Erato NUM 75117.



Charles Dutoit.

« LA MUSIQUE doit changer de caractère, devenir droite, simple, de grande allure : le Peuple se fiche de la technique et du figuralisme ! » Faite en 1927 (à une époque où certains musiciens sentaient le besoin de se démarquer des assauts du sérialisme schönerbergien), cette proclamation d'un Honegger de 35 ans s'explique encore mieux quand on sait que, pour lui, la musique était essentiellement une « magie » dont la fin ultime devait « rayonner ». Il fallait donc qu'elle fût comprise sans quoi elle perdait son sens et sa raison d'être.

Compositeur suisse, Arthur Honegger naquit au Havre (en France) en 1892 de parents de vieille souche zurichoise, vécut surtout à Paris et y mourut d'une maladie cardiaque qui assombrir les huit dernières années de son existence. Ses origines suisses alémaniques jouèrent, cependant, un rôle déterminant dans le développement de sa personnalité artistique. Ainsi, son écriture musicale est une synthèse heureuse des influences germaniques (Bach, Wagner, Richard Strauss et Max Reger) et françaises (Fauré, Debussy). D'ailleurs, Honegger avait que « Debussy et Fauré ont fait très utilement contrepoids, dans mon esthétique et ma sensibilité, aux classiques et à Wagner ».

Homme de son temps, Honegger le fut à travers ses amitiés : celles de musiciens comme Darius Milhaud, Erik Satie, Francis Poulenc, celles de poètes comme Apollinaire, Blaise Cendrars, Jean Cocteau. Il suivit l'évolution d'un Stravinsky, voire d'un Schönberg, sans aller jusqu'à rompre « le lien du développe-

ment de la tradition musicale » : il a ainsi refusé la rupture totale avec le langage tonal. Membre du célèbre groupe des « six » (Milhaud, Auric, Tailleferre, Durey, Poulenc, Cocteau, le septième), Honegger ne souscrivit pas pour autant au nouvel évangile inventé par Cocteau. « Je n'ai pas le culte de la foire et du music-hall, précisait-il, mais au contraire celui de la musique de chambre et de la musique symphonique dans ce qu'elle a de plus grave et de plus austère ».

Honegger a laissé une oeuvre imposante dont la majeure partie est consacrée à la voix (oratorios, opéras, opérettes, etc.), à la musique de scène, à la musique de film et à la danse. Plus modeste, la partie purement symphonique ne comprend que cinq symphonies et 16 autres partitions pour orchestre. Les trois disques Erato qu'ont signés Charles Dutoit et l'Orchestre symphonique de la radio bavaroise (Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks) en regroupent neuf qui nous brossent un tableau représentatif de l'évolution du compositeur. La Pastorale d'été fut écrite en 1920 et n'est que la deuxième page symphonique de son auteur, tandis que la Cinquième symphonie (1950) en est presque la dernière.

Compositeur humaniste, Honegger fut un témoin sensible et attentif de la première moitié du 20e siècle. Derrière les notes et comme cer-

tains titres l'indiquent, il y a les préoccupations d'un artiste dont l'oeuvre est médiatrice. La Pastorale d'été suggère avec une fraîcheur délicate le bord de la mer; triptyque sportif, si l'on peut dire, Pacific 231 évoque la griserie de la vitesse, Rugby, les bondissements de l'effort humain (ceci en s'inspirant d'un sport qu'il connaissait bien pour le pratiquer) et Mouvement symphonique n° 3, la course aérienne d'un skieur, comme le suggère José Bruyr (la pièce fut écrite en partie dans une station valaisane climatique et de sports d'hiver); de la Quatrième symphonie, Honegger disait qu'« elle se réclame plus volontiers de la filiation de Haydn et de Mozart, dans son esprit et dans sa forme ». Jean Roy ajoute qu'« elle se veut un hommage à une certaine qualité de bonheur » trouvée en Suisse au lendemain de la dernière guerre.

À la tête d'un excellent orchestre aux sonorités rondes et chaudes, Charles Dutoit donne de ces oeuvres une lecture soignée et fort convaincante. Le contrepoint honégérien s'entend toujours clairement (la Pastorale), les coloris de l'orchestre se font soigneusement et la charpente rythmique s'agence à la perfection (notamment dans la troisième symphonie). De plus, Dutoit s'applique partout avec bonheur à faire chanter le dessin mélodique. Par ailleurs, il sait habilement souligner des effets qui portent comme le crescendo de Pacific 231.

Dans les quatre autres pièces, les Symphonies nos 1, 2, 3 et 5, s'exprime un homme beaucoup plus tourmenté, plus inquiet, plus pessimiste : c'est le Honegger des oeuvres « graves et austères ». Ici, il aurait fallu à Dutoit le temps de pousser son orchestre au-delà d'une certaine perfection plastique. (Il est bon de savoir que ces oeuvres ne sont pas au répertoire habituel des grandes formations symphoniques comme le sont les symphonies de Beethoven ou de Brahms.) Pour faire plus que ne font les musiciens bavarois et leur chef suisse, il aurait été sans doute nécessaire de leur accorder quelques heures de plus afin d'approfondir la substance expressive d'oeuvres aussi lourdement chargées d'émotion.

À noter que la galvanie et le pressage des disques NUM 75254 et 75259 auraient facilement pu être de meilleure qualité, d'une qualité semblable à ceux du troisième centimètre (NUM 75117), par exemple.

Cplus Presente: CIRQUE DU SOLEIL

AU VIEUX-PORT DE MONTRÉAL DU 29 MAI AU 1er JUILLET

Le Cirque du Soleil fait chapiteau comble et émerveille le public de Vancouver. Manon Guilbert, Le Journal de Montréal.

Humeur, jeunesse dans un spectacle renouvelé. Le Cirque du Soleil à conquis Vancouver. Louis Tanguay, Le Soleil, Québec.

Le Cirque du Soleil est un cirque qui s'inscrit dans l'ère du Video Rock avec des effets spéciaux, des éclairages recherchés, une musique originale, des images théâtrales et une distribution internationale. Mark Leiren-Young, The Georgia Straight.

SIÈGES RÉSERVÉS

Mardi au jeudi: 12:30 et 19:30	Lundi 23 juin: 14:00 et 20:00	15 juin 19:30: Soiree Coop des Policiers de la C.U.M.
Vendredi: 12:30 et 20:00	Mardi 24 juin: 14:00 et 19:30	17 juin 19:30: Soiree Banque Royale
Samedi: 14:00 et 20:00	Mardi 1er juillet: 12:00 et 16:00	26 juin 19:30: Soiree Ville St-Laurent
Dimanche: 14:00 et 19:30		

Information et réservation: 845-1103
Billets en vente aux comptoirs TICKETRON et au GRAND CHAPITEAU. TELETRON: 288-2525.

en collaboration avec: **MERCI**, **CFM**, **SKY 34**, **Le Vieux-Port de Montréal** *bonjour!*

RADIO-MUSIQUE □ RADIO-CULTURE □ RADIO-CANADA

24 HEURES SUR 24 AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

Samedi 7 juin 1986

12h00 Les Jeunes Artistes
De Québec. Jean-Marc Leclerc et Jean-Luc Plourde, vis.; Gérard Daigle, alto; Russell Gagnon, vc.; Quatuor, op. 8 no 5 (Boccherini) et Quatuor no 2, op. 92 (Prokofiev); Suzanne Villeneuve, vc. et Claire Gagné, p.; Toccata en si min. (Frescobaldi); «Kol Nidre» (Bruch); «Variations sur un thème slovaque» (Martini).

13h00 Des musiques en mémoire
«Regard sur Bali». Anim. Elizabeth Gagnon.

14h00 L'Opéra du samedi
«Cosi Fan Tutte» (Mozart); Margaret Marshall, Anne Murray, James Morris, Francisco Araiza, Sesto Bruscantini, Choeur de l'Opéra de Vienne et orch. philh. de Vienne, dir. Riccardo Muti. Anim. Jean Deschamps.

15h00 Concert Intime
Quatuor Orlando: Quatuor à cordes (Debussy).

16h30 Musique de table
Oeuvres de Chaïkan, Mendelssohn, Schubert, Fauré, Paganini et R. Strauss. Anim. Jean-Paul Nolet.

17h00 Orchestres américains
Orch. symph. de Chicago, dir. Klaus Tennstedt, Samuel Magad, vl.; Concerto, op. 99 (Chostakovitch); Symphonie no 1 (Mahler).

18h00 Jazz sur le vif
Bernie Senesky.

23h00 Musique de chambre
Sonate pour violon et piano, D. 385 (Schubert).

23h30 Le Voyage intérieur
«Zen Waterral»; Elliot Joshi/Paul Lloyd Warner. Anim. Yvon Leblanc.

Dimanche 8 juin 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
«Amour humain et amour absolu» (Christian Chabanas).

6h00 La Grande Fugue
Ire h.: Oeuvres de Satie, Stanford et Paganini. 2e h.: Oeuvres de Krebs, Rossini et Brahms. 3e h.: Oeuvres de Mozart, Boccherini et Martinu. Anim. Gilles Dupuis.

9h00 Musique sacrée
Extr. «Messe du couronnement» (Liszt); extr. Messe grecque orthodoxe (anon.); «Panis angelicus» (Franck). Anim. Gilles Dupuis.

10h00 Récital
Berta Grinshauz, pianiste.

10h30 Les Gouttes réunies
Festival international de Radio France et de Montpellier 1985. René Jacobs, haute-contre, et Konrad Junghänel, luth; «Qui l'auretta» (Steffani); «Benedicite de Montfermeil» (Visé); «O Sternauleine» (Schein); «Eile mich, Gott, zu erretten» (Schütz); «An die Eismaske» (Krieger); «Ma belle, si mon âme» (anon.); «N'espérez plus, mes yeux» (Boessey); «Vos mépris, chaque jour» (Lambert); «Plainte sur la mort de M. Lambert» (Du Buisson); Adagio et fugue en sol min. (J.S. Bach); «Since From my Dear», «Music for a White» et «Sweeter than Roses» (Purcell). Anim. Jean Deschamps.

11h30 Mélodies
Mark Pedrotti, bar., et John Greer, p.; Lied (Schubert); Mélodies (Poulenc); Aïrs (Smetana).

12h00 Pour le clavier
Sonate, K. 333 (Mozart); Mitsuko Uchida; Sonate, op. 6 (Mendelssohn); Murray Perahia; «Vallée d'Obermann» (Liszt); Jorge Bolet. Anim. Jean Perreault.

13h00 Les Musiciens par eux-mêmes
Inv. Massimo Ruzzi, organiste et compositeur. Anim. René Laroche.

14h30 Concert dimanche
Symphonie no 5, op. 47 (Chostakovitch); Suite française no 5 (J.S. Bach); Prélude, aria et finale en mi (Franck); «Berita» (Albeniz). Anim. Jean Deschamps.

16h30 Les Grandes Religions
«L'Église orthodoxe» (33e de 45); «Histoire de l'Église de Serbie». Inv. Nicolas Cernokrav. Int. Pierre Gariépy. Prés. Jean Deschamps.

17h00 Tribune de l'orgue
Festival d'orgue de Magadino 1985. Suisse. Passacaille et fugue, BWV 582; Préludes des chorals «Seigneur Jésus-Christ, tourne-toi vers nous», BWV 655, et «Du fond de ma détresse, je crie vers toi, Seigneur», BWV 686 (J.S. Bach); «Les Mains de l'abbé» et «Chants d'oiseaux» (Messiaen); Toccata (Goullou); Improvisation (Brazzola); Gabriele Brazzola. Anim. Jean Deschamps.

18h00 À travers chants
Chorale Donovan, dir. Bernadette Donovan, Aline Davely, org.; «Ave Maria» (Victoria); «Libera me... in paradisi» (Durufé); «Ave verum corpus» (Raminsh).

18h30 Musique de table
Oeuvres de Von Suppé, Haydn, Vivaldi, Schubert et Tarrega. Anim. Jean-Paul Nolet.

19h00 Musiques actuelles
Pierre Dostie et Charles de Mestral du Groupe Sonde nous parlent de leurs recherches musicales et des travaux du Groupe de Musique Vivante de Lyon. De la Tribune internationale des compositeurs. «Ancora» (Morthenson); Concerto Arditi; «Touch» pour piano à 4 mains (Sandberg); Mats Persson et Kristine Scholz. Anim. Janine Paquet.

22h00 Jazz sur le vif
Pat Metheny.

23h00 Musique de chambre
«Une Petite Musique de nuit», K. 525 (Mozart) et Sonate pour basson et piano, op. 36 (Mendelssohn).

23h30 Le Voyage intérieur
«Musique en ré pour un corps spiralié» (Pierre Lescaut). Anim. Yvon Leblanc.

12h00 L'Art vocal
Gino Quilico, bar., chante «Orfeo» (Monteverdi); extr. d'eng. récent avec solistes, ch. orch., dir. Michel Corboz. Une basse d'opéra peut combiner, Ivan Rebhoff, en Boris (Moussorgsky), Sarrastro (Mozart); Méphisto (Gounod). Anim. André Hébert.

13h00 Au gré de la fantasia
Concerto pour 3 clavecins, BWV 1064 (J.S. Bach); extr. «Missa solenne» (Flocio); 4 Impromptus, D. 899 (Schubert); «Petrouchka» (Stravinsky); «Libre Vermell de Montserrat»; extr. «The Moth and the Flame» (Jarrett); Trio, op. 8 (Chopin); Danses hongroises nos 1 et 3 (Brahms). Anim. Sylvia L'Ecuyer.

16h00 Au coeur de l'été
Magazine, guide touristique et anthologie sonore. Actualités culturelles; Marie-Claude Trépaner. Anim. Ginette Bellavance.

17h00 En continu
«Du côté de Manosque» (Ire de 12). La Grèce. Propos de Jean Giono. Lect. Robert Florent. Prod. Radio France.

17h30 Présent-musique
Magazine d'actualité musicale. Anim. André Vigeant.

18h30 Libre échange
Pierre Olivier rencontre Pierre Van Houfte, président de la Société A.L. Van Houfte.

19h00 Les Grands Comités de l'état
8e de 13. Inv. Paul Tellier, greffier du Conseil privé. Rech. et int. Michel Vastel.

20h00 Concerts européens
Festival de Lucerne 1985. Karita Mattila, sop., Christa Ludwig, alto, Orchestre de Jeunes de la Communauté Européenne, Choeur Jeunesse de Vienne, London Symphony Choir, dir. Claudio Abbado; Symphonie no 2 «Réurrections» (Mahler); De la Radio nationale d'Espagne. Extr. dr. José Maria Franco Gil; «Arambol» (Prieto).

22h00 Jazz-solo
En vedette: Alex Dean, red Garland, Dave McKenna, Johnny Dyani, Clet Baker et Louis Armstrong. Anim. Gilles Archambault.

23h00 Musique de chambre
Sonate pour violoncelle et piano no 2, op. 58 (Mendelssohn).

23h30 Le Voyage intérieur
«Silence Is the Answer» (Deuter). Anim. Yvon Leblanc.

Mardi 10 juin 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Michel Keable.

5h55 Méditation
«Qui aime participe à Dieu» (Christian Chabanas).

6h00 Les Notes inégales
Ire h.: Symphonie en ré «La Chasse» (K. Stamitz); Sonate no 3 en si bém. (Zelenka); Pavane «El Bisson» (anon.); Valse, op. 167 (J. Strauss). 2e h.: Concerto grosso, op. 2 no 3 (Stanley); «The Dicky Bird and the Owl» (Sullivan); Sonate pour flûte à bec, clavecin et bc., op. 3 no 4 (Loeillet); extr. «Roméo et Juliette» (Prokofiev); Concerto pour violon, op. 6 no 9 (Avison). 3e h.: Sonate pour clavecin, R. 88 (Solier); «Pequeñas Sevillanas» et Fandango pour guitare (Rodrigo); Concerto en sol pour alto (Telemann); Nocturne pour violoncelle et harpe (Tourneur); 5 danses exotiques pour saxophone et piano (François); «L'Innamorata» (Gastoldi). Anim. Francine Moreau.

9h00 Un été en musique
Le Festival de Hollande. Ouv. «Orfeo ed Euridice» (Gluck); Symphonie no 40, K. 550 (Mozart); «Lied der Waltaube» (Schoenberg); Quatuor, op. 35 (Chausson) et «Antiphys» (Dufourt). Anim. Francine Moreau.

11h30 Concert Intime
Concerto pour clarinette, K. 622 (Mozart); Thomas Friedli et orch. de chambre de Zurich, dir. Edmond de Stoutz.

12h00 L'Art vocal
Un favori des auditeurs d'avant-guerre, Nelson Eddy; de Schubert à Speaks, mélodies en anglais. Extr. de «La Traviata»; extr. d'archives avec Anna Moffo, Richard Tucker et Robert Merrill. Anim. André Hébert.

13h00 Au gré de la fantasia
«Pastorale d'été» (Honegger); «Fantasie» (Volleweider); Concerto pour violon no 4, K. 218 (Mozart); «Facades» (Glass); extr. «La Création» (Haydn); «Les Éléments» (Dostouches); «Au lait» (Metheny); «La Valse» (Ravel). Anim. Sylvia L'Ecuyer.

16h00 Au coeur de l'été
Anim. Ginette Bellavance.

17h00 Habiter sa ville
2e de 13. «Les quartiers». Inv.: Pierre Morisset, architecte de l'Université de Montréal; James Olwell, organisateur communautaire pour le projet Genève; Marc Thibault, du journal Côte des Neiges; et Gérard Leblanc, journaliste. Rech. et anim. Robert Auclair.

17h30 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

18h30 Votre passeport, «Il vous plaît»
2e de 13. Inv. Max Dorsvliet, prof. Université McGill. Anim. Dominique Blondeau à Montréal et Charles Temerson à Paris.

19h00 Derrière le terrorisme
2e de 13. «Les origines du terrorisme». Rech. et int. Charles Laroche et Hélène Sarrasin.

19h30 D'enfance et de jeunesse
«D'enfance et de jeunesse» de Nicole Brossard. Lect. Claire Faubert.

20h00 Concerts européens
Festival de Bregenz 1985. Ens. de chambre de Vienne, dir. Martin Stryhan, Jan Pospichal, vl., et Norbert Fingurth, p.; Concerto de chambre pour violon, piano et 13 instruments à vent (Berg); «Wein, Wein und Gesang» (J. Strauss/Berg); Octeur, D. 985 (Schubert). De la Radio hongroise. Janos Sebestyen, clv.; Rondo en ré (Mozart).

22h00 Jazz-solo
En vedette: Harold Land, Marc Johnson, Lou Donaldson, OTB, Artie Shaw, Oliver Jones et Ray Brown. Anim. Gilles Archambault.

23h00 Musique de chambre
Quatuor, H. 111/41 (Haydn).

23h30 Le Voyage intérieur
«Silence Is the Answer» (Deuter). Anim. Yvon Leblanc.

Mercredi 11 juin 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Pierre-Olivier Désilets.

5h55 Méditation
«Aimer c'est vouloir le bonheur de l'autre» (Christian Chabanas).

6h00 Les Notes inégales
Ire h.: Extr. d'«Alcibiade et Polexandre» (Lully); Sonate pour violon et piano, K. 369 (Mozart); «Can She Excuse» et «Pavilion solus cum solatia» (anon.); extr. Cantate, BWV 78 (J.S. Bach). 2e h.: Quatuor no 3, W. 95 (C.P.E. Bach); Romance pour violon et orchestre no 1, op. 46 (Beethoven); «Seguidillas» (Sor); «Lavapies» (Albeniz); extr. «Les Sylphides» (Chopin). 3e h.: Extr. Fanfare (Mouré); Danses (Lublin); «Hana» (Miyashita); Concerto pour pianoforte, op. 7 no 4 (J.C. Bach); Duo concertant pour clarinette et piano, op. 351 (Mihaud); extr. «Scènes de ballets», op. 52 (Glazounov). Anim. Francine Moreau.

9h00 Un été en musique
Anniversaire du peintre français Gustave Courbet. «La Fileuse», op. 67 no 4 (Mendelssohn); Suite pour violoncelle no 3 (J.S. Bach); extr. «Requiem» (Fauré); «Sonate pour l'album de Mathilde Wesendonck» (Wagner); extr. «Psyché» (Franck); Quatuor «La

Chasse», K. 458 (Mozart); «Tasso, lamento e trionfo» (Liszt); «Baigneuses au soleil» (Séverac). Anim. Françoise Davoine.

11h30 Récital d'orgue
Wilhelmina Tiemersma, orgue Jean-Émile-Pépin, église Unitérienne de Montréal; «Souvenirs», op. 27 (Dupré); «Offertoire pour la fête des Très-Saints-Rosaires» (Milet); «In paradisi» (Daniel-Lesur). Anim. Jean Perreault.

12h00 L'Art vocal
Dear Irish Boy et autres airs d'Irlande par Alison Pearce, sop., acc. harpe. Reprise de l'émission Mélodies (voir dimanche 11h30). Anim. André Hébert.

13h00 Au gré de la fantasia
«Précieux héritages»: dossier sur la tradition juive en musique. Anim. Sylvia L'Ecuyer.

16h00 Au coeur de l'été
Anim. Ginette Bellavance.

17h00 Questions de notre temps
«Poésie et spiritualité» (2e de 3). La poésie de Rina Lasnier. Lect. André Lachapelle et Vincent Davy.

17h30 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

18h30 Progrès et perspectives
«Les racines de la mémoire» (2e de 4).

19h00 Saluez le castor
Parc national Pukawka. Rech. texte et anim. Guy Rochette.

19h30 Concours de nouvelles
«Onze ans de France Théoré». 2e prix 1985. Lect. Denise Gagnon.

20h00 Concerts européens
Festival de Bregenz 1985. Orch. symph. de Vienne, dir. Gunter Wand; Symphonie no 8 (Bruckner). De la Radio nationale d'Espagne. Quatuor à cordes Koon, Miguel Zanetti et Fernando Turina, p.; «Lama Sabachani» et «Fantasia sobre Don Giovanni» (Turina).

22h00 Jazz-solo
En vedette: Anthony Braxton, Duke Jordan, Johnny Young, Montreal Jubilation Gospel Choir, Rosemary Clooney, Bill Evans, Jimmy Rowles/Joey Newman et John Coltrane. Anim. Gilles Archambault.

23h00 Musique de chambre
Trio pour clarinette, violoncelle et piano, op. 114 (Brahms).

23h30 Le Voyage intérieur
«The Golden Voyage», Vol. 3 (Robert Bearn et Ron Dexter). Anim. Yvon Leblanc.

Jeudi 12 juin 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Pierre-Olivier Désilets.

5h55 Méditation
«Qui aime a une vie remplie» (Christian Chabanas).

6h00 Les Notes inégales
Ire h.: «Concerto in duo cori», R. 592 (Vivaldi); Sonatine pour flûte et piano (Dvorak); Madrigaux (Weekles); Symphonie en ré (Mysliveček); «Concerto polonais» en si bém. (Telemann); 3e h.: Sonate, K. 159 (D. Scarlatti); Concerto en si bém. pour violon (Pergolesi); Symphonie en si min. pour 2 pianos (Debussy); extr. «Coppelia» (Delibes); Trio pour hautbois, clarinette et basson (Auric); «Combination March» (Joplin). Anim. Francine Moreau.

9h00 Un été en musique
Anniversaire du compositeur mexicain Carlos Chavez. Trois pièces pour guitare et Symphonie no 2 «Sinfonia India» (Chavez); «Impresiones de la Puna» (Ginastera); «El Salon Mexicano» (Copland); «Sonata romantica» (Ponce); Concerto pour violon (Chavez); «Threnody for Carlos Chavez» et «Serenade» (Harrison); Symphonie no 1 (Chavez). Anim. Françoise Davoine.

11h30 La Sinfonietta de Radio-Canada à Québec
Dir. Gilles Auger; Suite de ballet «Le Triomphe de l'amour» (Lully) et Concerto grosso, op. 2 no 3 (Geminiani).

12h00 L'Art vocal
Un grand nom canadien vers 1915, Eva Gauthier, sop.; «Souvenirs du jeune âge» (Hérold); «Fantoche» (Debussy); «Chanson triste» (Duparc); eng. acoustiques. Fritz Wunderlich à l'opérette viennoise, en rappel; extr. «Une nuit à Venise» (Strauss); «La Rose de Stamboul» (Fali); «Le Pays du sourire» (Lehar); et «Comtesse Maritza» (Kalman). Anim. André Hébert.

13h00 Au gré de la fantasia
Place aux demandes d'auditeurs. Pour la saison d'été, les émissions du vendredi seront consacrées à votre choix musical. Adresses vos demandes à: Au gré de la fantasia, 14e étage, Maison de Radio-Canada, 1400 est, boul. Dorchester, Montréal, H2L 2M2. Anim. Gilles Dupuis.

16h00 Au coeur de l'été
Anim. Ginette Bellavance.

17h00 Recherches scientifiques au Canada
2e de 20. «La bio-technologie». Inv. Maurice Brossard, vice-président, section bio-technologie et chimie du CNRC; Pierre Parinet, directeur de la recherche et de la production, Laboratoire Rhizotec; Yolande Larose, spécialiste en microbiologie, ministre Santé et Bien-être social Canada. Rech. et int. Michel Ircat. Anim. Gustave Héon.

17h30 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

18h30 C.R.V.F.L.
2e de 6. «Les arts du récit. Les fables à travers le monde. Prod. Radio France». Ire de 4. Entretiens avec Jacques Munier et Odile Lesourne, psychanalyste, auteur de «Le Grand Fumeur et sa passion».

20h00 Les Grands Concerts
Orchestre métropolitain du Grand-Montréal, dir. Mario Bernardi; Chorale Donovan, dir. Bernadette Donovan; «Fantasie ukrainienne» pour bandouira (Mihalov); Suite no 1 (Forquary); 3e h.: Symphonie no 6 (J.C.F. Bach); «Légende» pour violon et piano, op. 17 (Wieniawski); extr. «Nabucco» (Verdi); «The Strenuous Life» (Joplin); «Drottningholmsmusiken» (Roman); «Valse de la cigarette» (Lalo). Anim. Francine Moreau.

9h00 Un été en musique
Le 110e anniversaire de la mort de George Sand. Extr. «Le Devin du village» (Rousseau); Préludes, op. 28 (Chopin); «Symphonie fantastique» (Berlioz); Quatuor, op. 18 no 6 (Beethoven); Chansons traditionnelles du Berry; «Nuages gris» (Liszt). Anim. Francine Moreau.

11h30 Les Jeunes Artistes
Alain Trudel, trb., et Lorraine Prieur, p.; Concerto en mi bém. (Wagenseil); «Romance» (Weber); Sonate «Vox Gabrieli» (Sulek).

Vendredi 13 juin 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Pierre-Olivier Désilets.

5h55 Méditation
«L'amour vrai est durable» (Christian Chabanas).

6h00 Les Notes inégales
Ire h.: Quatuor no 1 avec piano, op. 15 (Fauré); Sérénade, op. 109 no 5 (Carulli); Concerto, op. 5 no 3 (Albinoni). 2e h.: Concerto pour clavecin, H. XVIII/9 (Haydn); «A su alvredito», H. XVIII/10 (Haydn); «Sonata quarta pour violon et bc.» (Schmelzer); «Pièces poétiques» (Sauguet); «Concerto polonais» en si bém. (Telemann); 3e h.: Sonate, K. 159 (D. Scarlatti); Concerto en si bém. pour violon (Pergolesi); Symphonie en si min. pour 2 pianos (Debussy); extr. «Coppelia» (Delibes); Trio pour hautbois, clarinette et basson (Auric); «Combination March» (Joplin). Anim. Francine Moreau.

9h00 Un été en musique
Anniversaire du compositeur mexicain Carlos Chavez. Trois pièces pour guitare et Symphonie no 2 «Sinfonia India» (Chavez); «Impresiones de la Puna» (Ginastera); «El Salon Mexicano» (Copland); «Sonata romantica» (Ponce); Concerto pour violon (Chavez); «Threnody for Carlos Chavez» et «Serenade» (Harrison); Symphonie no 1 (Chavez). Anim. Françoise Davoine.

11h30 La Sinfonietta de Radio-Canada à Québec
Dir. Gilles Auger; Suite de ballet «Le Triomphe de l'amour» (Lully) et Concerto grosso, op. 2 no 3 (Geminiani).

Samedi 14 juin 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
«Il me reste une chose: c'est d'avoir aimé» (Christian Chabanas).

6h00 La Grande Fugue
Ire h.: Oeuvres de Reicha, Paganini et Liszt. 2e h.: Oeuvres de J.S. Bach, Beethoven et Salzedo. 3e h.: Oeuvres de Beethoven, Mozart, R. Strauss et Prokofiev; Tchaïkovsky, Rameau, Le Roy, Da Milano, Neusidler, Vivaldi, Mercadante et Offenbach. Anim. Gilles Dupuis.

10h00 Chronique du disque
Inv. père Fernand Lindsay, dir. artistique du Festival d'été de Lanaudière, et Bernard Jean, hautboïste. Anim. Normand Séguin.

• Émission culturelle

RADIOJOURNAUX

Du lundi au vendredi
6h00, 7h00, 8h00, 9h00, 12h00, 20h00 et 23h00
Samedi et dimanche
6h00, 7h00, 8h00, 12h00, 20h00 et 23h00

LE DEVOIR CULTUREL

RAF VALLONE

■ Un penseur au théâtre

PAUL LEFEBVRE

RAF VALLONE a cette aura des grands acteurs de théâtre. Ce qui fait une double surprise : celle de trouver vieillissant l'ouvrier de *Riz amer* ou l'Eddie Carbone de *Vu du pont* et celle de se trouver devant un homme qui dégage une énergie si dense.

Invité comme jury à la Quinzaine, il a décliné l'offre. « Mais, comme je sentais que c'étaient des gens dont l'amour du théâtre était véritable, j'ai voulu venir montrer ce en quoi je croyais, j'ai voulu venir poser un acte. » C'est ainsi qu'il vient jouer *Luci di Bohème*, de l'auteur espagnol Ramon de Valle-Inclan, pièce avec laquelle il a parcouru l'Italie pendant deux ans avec la *Cooperativa Teatro di Sardegna*.

Il avoue aussi être venu à Québec pour approfondir « toutes ces choses entendues superficiellement sur votre pays. Me promenant dans les rues de Québec, dit-il, j'ai été touché par l'architecture : chaque maison est un cri de nostalgie envers la France ».

D'abord avocat, pour suivre les vœux de son père, il laisse vite la pratique du droit pour l'étude de la philosophie et le journalisme, attirant pour des collaborations au quotidien *L'Unita*, où il travaille, des artistes comme Paul Eluard et Alberto Moravia.

Ayant écrit un reportage sur les dures conditions de vie dans les zones italiennes, Vallone fut contacté en 1948 par le cinéaste Giuseppe de Santis qui voulait faire un film sur le sujet. Événement imprévu : le jour-

naïste fut engagé comme acteur et devint célèbre grâce à ce film-phare du néo-réalisme italien qu'est *Riz amer*. Si c'est le cinéma qui l'a fait connaître, Raf Vallone, depuis 30 ans, est surtout un homme de théâtre. Car, après avoir assisté à la production londonienne de *Vu du pont*, d'Arthur Miller, il a décidé de le jouer à Paris en 1957, avec le succès que l'on sait, devenant l'interprète préféré de Miller. « Finalement, je préfère le théâtre au cinéma. Au cinéma, l'acteur est objet; au théâtre, il est sujet. Et, surtout, au théâtre, l'acteur est libre; c'est lui qui détermine cette chose essentielle, cette chose mystérieuse et extraordinaire qu'est le rythme.

« Autrefois, dit-il, la parole régnait. On y croyait. Mais la vie de notre siècle a peu à peu détruit le grand château de la parole. Je crois encore à la parole et à la poésie. Je ne crois pas à cette parole relative que nous utilisons dans la vie. Les idéologies, les politiciens l'ont amoindrie. Il est difficile de changer ne serait-ce qu'un adjectif dans Rimbaud, Dante ou Shakespeare. La poésie est une parole absolue. C'est pourquoi le théâtre poétique a une valeur absolue, et c'est pourquoi j'y crois ».

D'ailleurs, Raf Vallone, ne serait-ce que par toutes ces images qu'il emploie pour s'exprimer, est un homme qui entretient une relation privilégiée avec la poésie. Il a, d'ailleurs, monté un récital, *L'Amour dans le temps*, qu'il présente en ce moment. Qu'il donnera justement pour la communauté italienne de Montréal, les 10 et 11 juin, à l'école Laurier-Macdonald.

« Pourtant, poursuit-il, il y a une



Photo PC

Raf Vallone à son arrivée à la Quinzaine internationale du théâtre de Québec, lundi.

absence d'un vrai théâtre contemporain. C'est bien là la preuve de la crise des idéologies que nous vivons. Les plus grands auteurs de notre siècle demeurent toujours Pirandello et Brecht. Car manquent aujourd'hui des auteurs capables de parler de la globalité du monde. Il manque une grande individualité créatrice qui soit capable de faire une synthèse universelle. Nous sommes un peu dans l'attente d'une parole nouvelle. Le plus grand théâtre a été celui des Grecs. C'est la grande peur métaphysique qui a fait la grandeur de ce théâtre. Cette grande peur a aujourd'hui disparu. Et la scène s'en ressent.

« Aujourd'hui, au théâtre, la parole est confinée à un rôle secondaire : il faut bien l'accepter. Les jeunes metteurs en scène n'ont plus confiance

en la parole et se tournent vers le gestuel. Je ne sais pas si c'est bien ou mal; je suis indécis ».

Depuis hier soir, au Palais Montcalm, et jusqu'à demain, on peut le voir dans *Luci di Bohème*, de Valle-Inclan, ce poète et dramaturge espagnol du début du siècle, peu connu dans la francophonie sinon pour sa pièce *Divina Palabrés (Divines Paroles)*, la seule de cet aristocrate à la barbe de prophète qui ait été publiée dans notre langue. « *Luci di Bohème*, c'est le journal de la dernière nuit d'un poète aveugle que la poésie n'est pas arrivée à satisfaire. La pièce évoque Goya et ses monstres; plus la blessure est profonde, plus le masque est fort. Cette pièce est une expression puissante de la crise des valeurs européennes. En 1922, quand Valle-Inclan l'a écrite, l'Espagne

était un lieu confiné derrière ses frontières. Cela n'a pourtant pas empêché l'auteur de remettre en question la langue théâtrale, les structures du récit, opérant en théâtre une révolution analogue à celle de l'École de Vienne en musique. Mais ce qui me bouleverse profondément, c'est la puissance du cri de révolte qu'est *Luci di Bohème*.

« Le théâtre, conclut-il, a besoin de l'aide de l'État, car il est nécessaire à l'homme. C'est l'unique thérapie contre la massification du goût. Au théâtre, le public est un sujet pensant, pouvant influencer sur ce qui se passe sur scène, ce qui est interdit avec le cinéma et la télévision. Contre l'automatisation qui menace d'engloutir la pensée humaine, il y a cette île qui doit être défendue à tout prix. Cette île, c'est le théâtre. »

Le coup de Maria Chapdelaine bis ? Ah non, pas ça, monsieur Clavel !

COURRIER

DES exils successifs où je me rapproche de mon Québec en y revenant à petits pas par la porte du Pacifique, je m'étonne qu'il soit possible de retomber dans la même bêtise 72 ans après... Mais pourquoi pas ? À Paris, j'ai, à quelques reprises, entendu parler d'un Bernard Clavel qui « racontait » le Nord québécois à travers une merveilleuse saga... (Je me méfie toujours maintenant des pays « racon-

tés » sous forme de saga : la saga, ça sent l'opération financière.)

Étudiante — mère de famille — en mal d'un Xe diplôme (ça console toujours pendant l'exil), je me replongeais dans notre passé littéraire avec le recul que donnent le temps et, surtout, la distance d'exil et je découvrais l'immense imposture sociopolitique que nous avaient imposée les Eminences — bleues — et — rouges à l'époque de la parution de Maria Chapdelaine. Après avoir eu le train dans le dos, Louis Hémond aurait le peuple passif sur le dos ! Louis Hémond a été utilisé et violé comme une vieille p... et ceux qui se sont voués à la restitution de l'intégralité de son roman *Maria Chapdelaine* et de son langage littéraire (Legendre, Deschamps) sont tombés souvent sous la hargne des amateurs de vieilles p... *Maria Chapdelaine* n'a été qu'un objet dans ce que cela peut avoir de plus abject — objet/outil d'aliénation culturelle pour le peuple canadien-français; objet/outil d'aliénation dont l'origine était une fantastique opération financière, menée de mains de maîtres par des éditeurs français intéressés, pour ne pas dire

véreux, soutenus par une famille Hémond politiquement et catholiquement très engagée, donc rentable !

Le *France-Soir* du 18 février 1986, que mon mari s'obstine à lire quand même, sur notre tas de sable désertique, présente sa rubrique « Livres » avec ce titre : « Bernard Clavel a fait découvrir aux Canadiens "leur" Canada. Sous ce titre colonialiste par excellence, une photographie de M. Clavel (d'âge canonique) accompagné de sa « jeune femme » (on apprendra plus loin que c'est la romancière québécoise Josette Pratte... Ont-ils le même éditeur ?). Voilà le portrait parfait de notre passé de colonisé : le grand découvreur français qui nous révèle à nous-mêmes ! et qui, en plus, daigne épouser une squaw québécoise qu'il élèvera au rang de civilisée et qu'il emmènera vivre loin de son pays barbare, dans une île irlandaise ou anglaise ou... Qu'importe ! Ah ! l'amour !

Je n'ai aucune idée de l'accueil qu'a pu faire la critique québécoise à

cette saga, car, dans le désert, si mon mari a *France-Soir*, moi je n'ai pas mon *DEVOIR*... J'ai mes rages littéraires, je n'ai qu'une chose à dire à mes compatriotes québécois et canadiens : écoutez-vous avant d'écouter les autres et, s'il faut parfois lire les « récits de voyages » écrits par les explorateurs étrangers qui vivent dans des îles, il faut bien se dire, et leur dire, qu'ils seront toujours touristes, même s'ils enlèvent les squaws de chez nous... Notre grand tort, dans le passé, a été de vivre la notion et le pays par explorateurs — exploités — interposés !

On a toujours « tapé » sur les touristes anglais — je me plains, cependant, à ne pas oublier (en ce moment sablonneux de ma vie) que les premiers arracheurs de « plumes » étaient des Français et que ces présumés cousins n'en finissent jamais de nous découvrir et de nous inviter à des « sommets » sur la « francophonie » alors que la langue parlée en France a atteint des « sommets » de

pollution par le français et par le vocabulaire dit « branché-câblé » ! Non mais c'est formidable, la prétention de ces gens qui trouvent notre accent « charmant » et qui, par la porte arrière, se présentent encore comme les nouveaux découvreurs du pays Québec ou du pays Canada (l'appellation étant fonction de la rentabilité, si je ne m'abuse...). Louis Hémond... pauvre Louis qu'on imagine mal, sifflant dans le vent de Chapleau alors que le *Western Express* s'apprête à l'aplatir.

Quant à M. Bernard Clavel, lui, en tout cas, sait de quel côté souffle le vent — et du haut et du loin de mon tas de sable.

J'espère que les derniers porteurs de plumes deviendront tout à fait « imperméables » à cette belle saga.

Le colonialisme politico-littéraire, ça fera ! Clavel ne va tout de même pas tenter la « passe-à-Maria » ?

« Je me souviens ».

— CLAIRE BRUNELLE
exilée au désert.



Quinzaine Internationale du Théâtre • Québec • Édition 1986

Une des plus grandes manifestations théâtrales à travers le monde

L'événement de théâtre à Québec

EN TOUT 27 productions
18 GRANDES PREMIÈRES

LUCI DI BOHEME

ITALIE, CAGLIARI

de VALLE-INCLAN

COMPAGNIE: COOPERATIVA TEATRO DI SARDEGNA
METTEUR EN SCÈNE: MINA MEZZADRI

Palais Montcalm 6 juin/21h30 7-8 juin/19h00

PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINNE

Odysée textuelle et visuelle d'un poète aveugle qui entreprend un pèlerinage métaphorique vers la mort. Mélange d'hallucinations politiques, philosophiques et littéraires qui rappelle Homère. Une interprétation de Raf Vallone. Une mise en scène où l'imaginaire est à son meilleur dans un décor fantaisiste qui crée la perfection du rythme. Un véritable CRESCENDO ÉMOTIONNEL! Valle-Inclan est redécouvert par cette merveilleuse compagnie italienne.

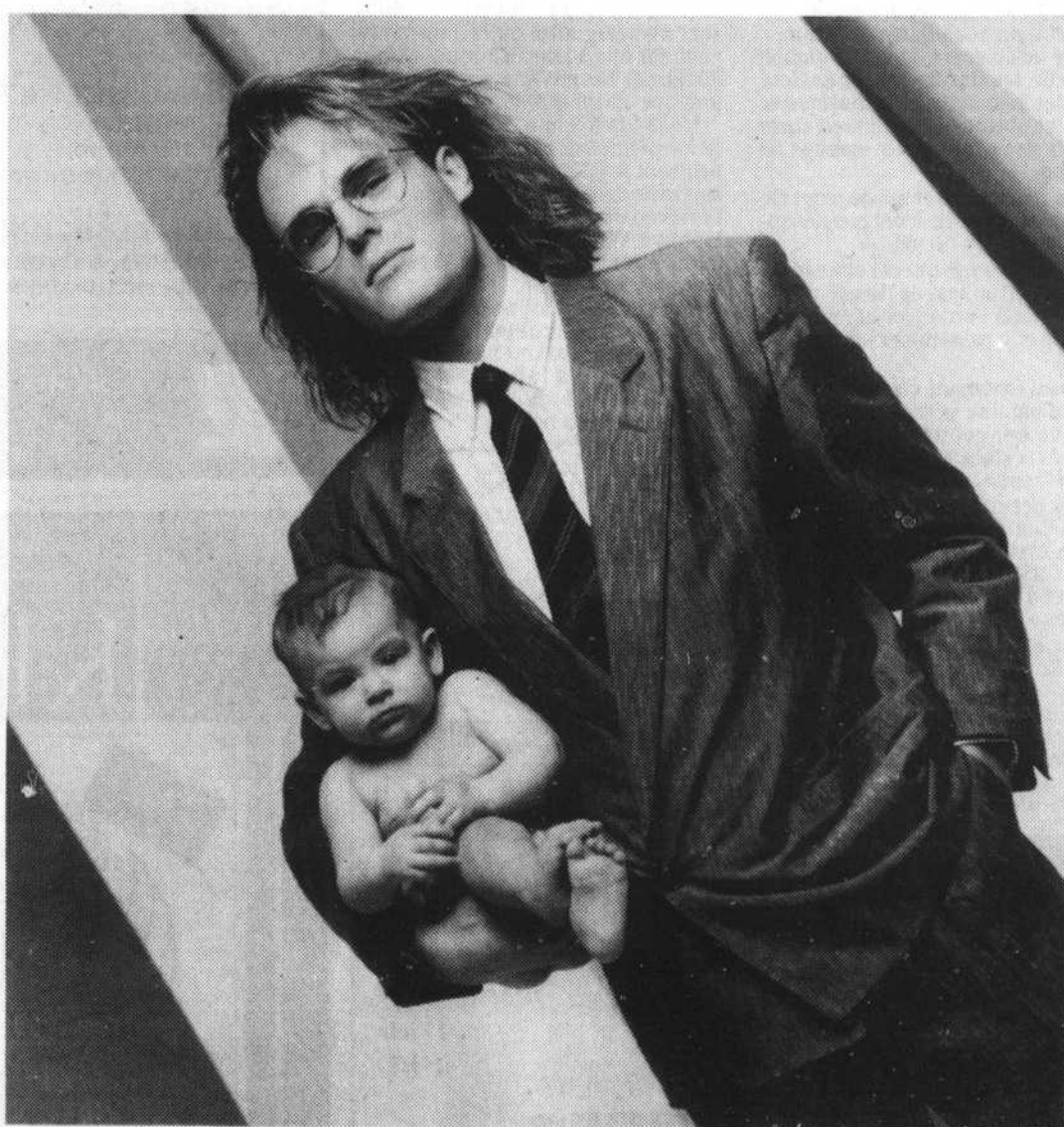
UNE INTERPRÉTATION MÉMORABLE
mettant en vedette
RAF VALLONE
EN COLLABORATION AVEC

LE DEVOIR
du MAURIER

RÉSERVATIONS
avec cartes de crédit
1-800-463-1572
POUR INFORMATIONS
418-694-0206
Quinzaine Internationale
du Théâtre
995, PLACE D'YVILLE, QUÉBEC



L'Événement de théâtre en Amérique



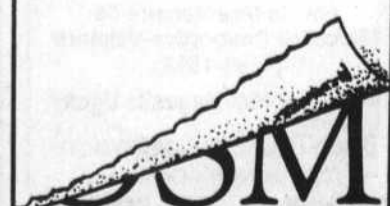
UN NOUVEAU RÔLE...

rempli d'imagination & confort



Fairview 694.9053 Rockland 341.3270

ACHETEZ
VOS
BILLETS
LE
9
À
10h
POUR LA
"9^e"
DU
12
À
20h.



LE DEVOIR CULTUREL

La musique africaine : accueil, intégration, fusion

PAUL CAUCHON

LE PROBLÈME du Blanc (entre autres !), c'est l'étiquette. L'esprit d'organisation occidental veut tout classer. Chaque chose à sa place, bien encadrée dans sa petite case. Lorsqu'il est question de musique africaine, la valse des étiquettes devient effrénée : il faut bien essayer de définir les sons pour se comprendre un peu, mais la musique africaine en est une de fusion, d'accueil, d'intégration, une musique qui brasse (dans tous les sens du mot), qui fait sauter les étiquettes et dont l'évolution actuelle est passionnante.

Il existe quelques discothèques spécialisées, à Montréal, qui ravissent les amateurs (Keur Samba, Baobab, Balattou, etc.). Certains disques commencent à importer timidement les meilleurs produits. Et Montréal a vu, depuis trois ans, quelques grands spectacles : Touré Kunda, Tabu Ley Rochereau, King Sunny Adé, les Malopoets, Youssou N'Dour qui attirait, il y a trois semaines, 1.000 personnes en délire au Club Soda (pour la majorité des Blancs, d'ailleurs).

Encore cette semaine, le Club Soda accueille un autre vedette, le Nigérien Sonny Okosun et son groupe Ozidi. Et la Sud-Africaine Lorraine Klaasen lançait, jeudi soir au même endroit, un spectacle qui la mènera à travers le Québec et aux États-Unis durant l'été.

On sait que la musique africaine actuelle puise allégrement dans les traditions profondes du continent noir. Mais c'est aussi une musique moderne en pleine évolution qui, pour les Africains eux-mêmes, traduit une quête d'identité.

Tous les créateurs africains importants puisent actuellement dans les traditions très riches et souvent très complexes des différentes ethnies et tribus qui composent l'Afrique. Cela ne date pas d'hier : dès les années 20, on parlait de musique *juju* (la musique de King Sunny Adé et d'Obey), une musique très dansante, aux percussions polyrythmiques, qui est approprié par la suite synthétiseurs et guitare hawaïenne. Et, tout

au long du siècle, les échanges ont été nombreux, particulièrement avec l'Amérique du Sud et les Antilles (les *congas* latins sont des transpositions de tambours africains, par exemple).

Mais c'est surtout à partir des années 60 que l'Afrique a vécu une véritable explosion. Avant cette date, la musique restait très « ethnique », sinon étrangère. Au Sénégal, par exemple, on écoutait beaucoup de musique cubaine. Ce fut donc une sorte de révolution lorsque quelques musiciens utilisèrent tous les rythmes des ethnies sénégalaises, chantant en wolof avec les nouveaux instruments électriques.

Les pays africains accèdent à l'indépendance, l'évolution s'accélère, les chants parlent d'amour et de révolution. L'Afrique devient un immense bouillon de culture musicale, de la même façon que les structures politiques doivent se définir, les sociétés héritant de divisions arbitraires instaurées par le colonialisme. D'autres facteurs accélèrent le développement : le transistor, qui entre dans les villages, et, surtout, les cassettes depuis une quinzaine d'années, dont le marché est stupéfiant, hors de tout contrôle, un joyeux bordel (le piratage est presque institutionnalisé).

Et l'Afrique écoute le *rythm'n-blues*, le *soul*, le *funk*, le *jazz* (elle qui a été si souvent pillée par les musiciens blancs). Elle réintègre dans ses traditions ethniques la musique latine, le *rock* américain et britannique, le *soul*; elle pige ici et là de nouveaux instruments, toujours au service de sa propre identité.

Les styles musicaux se démarquent, se multiplient, mais toujours dans cette même idée de brassage commun. Des vedettes apparaissent : Fela Kuti, sorte de pape subversif qui crée l'*afro-beat*, avec des influences *soul* américaines. Le Zaïrois Tabu Ley Rochereau, qui croise l'africanité et l'latin. Sans parler des musiciens émiratis qui travaillent leur identité à l'étranger, tels les Sénégalais du groupe Touré Kunda, qui se découvrent à eux-mêmes en France, tel le groupe Osibisa, formé à Londres avec des musiciens du Nigéria et du Ghana.



Le Nigérien Sonny Okosun.

Le marché est énorme : les Africains sont des consommateurs effrénés, pour qui la musique est une réalité quotidienne et communautaire depuis des siècles. Et, à travers toutes ces musiques qui créent des problèmes d'étiquette aux pauvres Blancs que nous sommes, émerge dans notre logique et nos corps trop raides, une constante : dans la mu-

sique africaine, la notion de temps est complètement différente. Cela ressemble à une matière en constante expansion : les battements rythmiques, les chants, les sonorités évoluent sans cesse et se développent en vagues, en une sensualité souvent torride.

Patrick Darby, lui, connaît bien cette musique. Après avoir étudié les relations internationales, il s'est passionné pour le continent africain et il produit des spectacles depuis quelques années. C'est sa boîte, Traque-n'art, qui a fait venir ici Touré Kouda, King Sunny Adé, Youssou N'Dour. Il m'a longuement expliqué les récents développements dans le domaine. Au hasard de la conversation, il me glisse un petit « scoop » : il est presque assuré de faire venir à Montréal, en septembre, le grand Fela Kuti lui-même !

En attendant, il présente jusqu'à ce soir, au Club Soda, Sonny Okosun et son groupe Ozidi. Selon Darby, Okosun fusionne différents musiques noires depuis 13 ans, parce qu'il veut être écouté par tous les Afri-

cains. Il chante, manie le *talking drum* et utilise l'*afro-beat* du Nigéria, le *high-life* du Ghana, le *funk* américain, le *reggae*. Ses textes, à la gloire du pan-africanisme et contre l'apartheid, chantent l'identité africaine. On le dit spectaculaire sur scène. Si vous ne comprenez pas toutes les références musicales, laissez-vous aller, laissez-vous habiter...

Avec Lorraine Klaasen, c'est une autre histoire. Elle partage sa vie entre le Québec et son Afrique du Sud natale depuis des années. Sa mère, Thandi Klaasen, a été une très grande vedette en Afrique du Sud, vendant des millions de disques (sans faire un sou, d'ailleurs). Lorraine a commencé sa carrière en 1973 dans la production sud-africaine de *Hair*. Elle a donc été marquée par le son de Broadway, et sa carrière commerciale s'en est bien portée. Elle effectue des tournées dans des grands cabarets ou des salles depuis plusieurs années, en Grèce, en France, en Angleterre et en Israël.

Danseuse dynamique, chorégraphe, elle a effectué des recherches pour recueillir des mélodies traditionnelles cachées au fond des villages depuis souvent deux ou trois cents ans. La musique d'Afrique du Sud se caractérise par une constante utilisation du chant, de la voix et de bruits de bouche de toutes sortes, dont de très beaux chants d'oiseaux.

Les chansons racontent des histoires réalistes, les joies et les souffrances de la petite communauté, les épopées quotidiennes, la lamentation d'une femme en deuil parce que son enfant s'est noyé à la rivière, par exemple, ou le plaisir d'un nouveau mariage, d'une nouvelle récolte. Les grands prêtres des villages, dépositaires de la tradition, se transmettent les chansons lors des événements communautaires importants.

Lorraine chante en sept dialectes. Mais elle a adapté le tout à la sauce moderne, une sorte de croisement Broadway/Afrique. On pourrait trouver cela dommage. Lorraine Klaasen répond qu'il s'agit d'un canal communautaire pour mieux se faire entendre, pour mieux attirer notre oreille. « Je veux apporter ici notre culture, nos chants, construire un pont culturel entre nos pays, livrer un message de paix et d'harmonie à travers un langage universel. » Elle ne commentera pas la situation politique en Afrique du Sud, mais son mari m'affirmera, prudemment, qu'il faut attirer la sympathie des Canadiens envers son pays : « En se comprenant mieux comme individus à travers la musique, les choses changeront peut-être... »

Lorraine Klaasen est accompagnée d'une douzaine de danseurs, de choristes, pour la plupart sud-africains, et son orchestre de cinq musiciens est montréalais, cinq jeunes Blancs formés au jazz et au rock qui participent à l'aventure.

Rien à voir avec le heavy metal

PÉKIN (AP) — Depuis 28 générations, les moines bouddhistes du temple pékinois de Zhihua se transmettent le secret d'une musique qui fut naguère un des apogées de la cour des Ming.

Après la Révolution culturelle, huit musiciens seulement survivent. Ils ont de 60 à 84 ans.

Mais les moines en robe d'or se sont remis au travail. Ils s'exercent une fois par semaine dans un autre temple et s'apprennent à transmettre leurs secrets à un groupe de novices, selon des dirigeants de l'Association bouddhiste chinoise.

À l'occasion d'une entrevue a eu lieu une démonstration des bonzes musiciens qui, malgré leur âge, font une musique forte, harmonique, ressemblant à de l'orgue, au moyen d'un orchestre composé de cinq instruments chinois traditionnels.

Variétés-sur-Richelieu

Voué depuis quelques années aux comédies d'été, à Saint-Charles-sur-Richelieu, le théâtre sous chapiteau Molson reprend cet été le volet des variétés.

Jean Lapointe ouvrira, le 25 juin, une saison établie par les producteurs Guy Latraverse, Rénauld Paré et Frank Furtado. Robert Charlebois y chantera au début d'août (en juillet, remontant sur une scène québécoise pour la première fois depuis plus de deux ans, il sera au Festival d'été de Québec avec le *rockeur* français Jean-Jacques Goldmann). En solo à Saint-Charles, Charlebois donnera de nouvelles chansons et d'autres très anciennes, comme *La Boule*. Suivra le spectacle *Un homme, un piano*, avec Claude Léveillé et Renée Claude (celle-ci chantera des textes de Marc Desjardins et Serge Laporte). Le *rockeur* Gerry Boulet (de feu le groupe Offenbach) fera équipe avec le jazzman Vic Vogel; également Edith Butler et Michel Rivard avec son tour de chant intimiste.

L'humour se pointera au début de juillet, sous l'aspect du quintette iconoclaste Rock et belles oreilles. Juste après le « *stand-up comic* » Pierre Labelle (*Job de fou*), une paire de drôles de Drummondville, les Foubac, va clore la saison au début de septembre.

M. Latraverse avait lancé ce théâtre en 1980 et fait faillite trois ans plus tard; après quoi le regretté Pierre Dufresne y a produit des pièces, puis sa veuve, en 1985 (*L'Occasion fait le larron*).

samedi 20h00
dimanche 15h00

MARCELINE QUI ÊTES-VOUS?
poésie-théâtre avec chansons
pour le bicentenaire de
Marceline Desbordes-Valmore
(1786-1859)

Mise en scène: **Huguette Ugay**
Studio-Théâtre du Conservatoire
100, rue Notre-Dame est
Entrée libre Rés.: 849-8527

Utilisant une gamme à cinq notes, qui rappelle la musique médiévale européenne, les moines jouent de mémoire. La musique évolue, progresse, par vagues, sans répétitions.

Parmi les instruments figurent un orgue à bouche à 17 tuyaux, appelé « *sheng* », qui émet un son de bourdon, une flûte traversière en bambou, un *kuan* en forme de hautbois, un ensemble de dix gongs dans un cadre de bois et une timbale.

Obligé de travailler à l'aciérie de Pékin durant la Révolution culturelle, alors que toute religion était interdite, le joueur de flûte, Zhao Xiang, 62 ans, a déclaré qu'il avait appris à jouer de l'instrument à 13 ans.

Il lui a fallu 15 ans pour maîtriser la musique solennelle que perpétue sa communauté. Et, a-t-il dit, c'est la seule musique qu'il connaisse.

« J'ai entendu Beethoven, mais je n'apprécie pas sa musique », a-t-il répondu, à propos d'une musique plus moderne...

Chen Jiwei, secrétaire général de l'Association bouddhiste de Pékin, a déclaré qu'au cours de la Révolution culturelle, les Gardes rouges avaient brûlé des instruments de musique et brisé des statues bouddhistes, dans lesquels ils voyaient des vestiges de féodalité.

« Les moines ont cessé de jouer de la musique, mais ils n'ont pas désappris à jouer », a-t-il dit.

Ling Haicheng, qui est chargé de la section artistique de l'association, a contribué à retrouver la musique ancienne et à rassembler les moines, en 1980.

Le gouvernement chinois autorise aujourd'hui une activité religieuse, bien que beaucoup de temples et d'églises restent affectés à des usages profanes.

« Aux premiers jours de la libération (début des années 50), 20 ou 30 moines étaient capables de jouer, a dit M. Ling. Depuis, beaucoup sont morts et d'autres vieillissent ou sont malades. »

Une partie de la musique du temple de Zhihua existe en notation ancienne. Les nuances se transmettent de maître à élèves, et sur les 150 thèmes qui existaient à l'origine, il en reste une vingtaine, a dit M. Ling. Il a ajouté que la musique avait pour origine des airs populaires de l'époque

de la dynastie des Sung (960-1279) qui, sous les Ming (1368-1644), ne survivait plus que dans le répertoire des musiciens impériaux.

L'eunuque Wang Chen, conseiller de l'empereur ming Cheng T'ung, qui régna au XVe siècle, ordonna aux moines de faire de la musique pour son plaisir, après avoir fait construire, pour lui-même, le temple de Zhihua (« Croissance de l'intelligence »), en 1446. Trois ans plus tard, il devait être assassiné lors d'un coup d'État.

« Les moines n'avaient pas de ressources pour vivre, a déclaré M. Ling. Ils ont commencé par jouer pour de riches familles. Par la suite, la musique s'est transmise de génération en génération. »

Le temple de Zhihua a été fermé en 1966. Les bonzes vivent aujourd'hui au temple de Guanghua, qui se trouve dans le nord-ouest de Pékin et qui date du XIVe siècle.

Pas une note n'a été changée au fil des siècles et, afin de conserver leurs secrets musicaux, les moines refusent d'enseigner à quiconque n'appartient pas à leur communauté ou de laisser les novices apprendre la pratique de plus d'un instrument.

Mélangant le folklore, la vie de cour et la vie religieuse, certaines pièces dépeignent le pêche et la chasse. D'autres mélodies accompagnaient jadis l'arrivée de l'empereur sur son palanquin. Des passages, plus chantants, selon M. Ling, ont une coloration plus spirituelle.

« Avant 1949, on jouait cette musique aux enterrements. Un morceau s'intitulait *Le Fantôme éphémère*, mais les familles éplorées l'ignoraient », a-t-il dit.

L'Association bouddhiste s'efforce de trouver de jeunes musiciens pour perpétuer la tradition. On estime, dans les milieux officiels, qu'il n'existe plus que 800 bouddhistes pratiquants à Pékin, une ville de 9,5 millions d'habitants.

« De mes huit disciples, c'est le seul survivant », a déclaré un moine de 84 ans, ancien flûtiste, en désignant un corpulent musicien sexagénaire.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

MOZART
plus

ÉTÉ 1986
BASILIQUE NOTRE-DAME

17 juin
19h 30

CHARLES DUTOIT

JORGE BOLET, piano
RICHARD ROBERTS, violon
REYNALD L'ARCHEVÊQUE, violon
LESLIE MALOWANY, alto
MICHAEL LEITER, contrebasse

MOZART: *Serenata notturna*, K. 239
MOZART: *Symphonie n° 35*, K. 385 "Haffner"
RACHMANINOV: *Concerto pour piano n° 3*

SIÈGES RÉSERVÉS
Billets individuels 14\$, 11, 50\$, 85\$

En vente:
• aux comptoirs Ticketron (+1,25\$)
• par Télétron (+2,65\$)
• aux guichets de la Place des Arts (+1,00\$)
• à la Basilique Notre-Dame le jour du concert

CE FESTIVAL EST EN PARTIE POSSIBLE GRÂCE À LA GÉNÉROSITÉ DE

POWER CORPORATION DU CANADA

ORCHESTRE DES JEUNES DU QUÉBEC

SÉRIE MONTRÉAL AISE 1986 - 87

URI MAYER
LUCIE ROBERT, violon
Bruch. Concerto pour violon no 1

RICHARD HOENICH
MARC-ANDRÉ HAMELIN, piano
Beethoven. Concerto pour piano no 1

MICHEL TABACHNIK
ERIK OLAND, baryton
Mahler, *Eines Fahronden Gesellen*

SIMON STREATFEILD
MARCELLE MALLETE, violon
Chausson, *Poème pour violon et orchestre*

FRANZ-PAUL DECKER
SOPHIE ROLLAND
violoncelle
Saint-Saëns, *Concerto pour violoncelle no 1*

À PORTÉE D'OREILLE 282-9465
pour plus de renseignements, du lundi au vendredi de 9h30 à 16h30

Mobil Oil Canada, Ltd. présente

LES BALLETS KIROV

DE LÉNINGRAD, URSS MCMXXXVI

De retour après 22 ans d'absence

"COMPLET"

Une seule chance lundi 9 juin 20h00 En vente des billetteries

en collaboration avec Great World Artists Management Inc.

LAC DES CYGNES AVEC ORCHESTRE

CE SOIR JUSQU'À LUNDI, 20h00

Les Ballets Kirov sont uniques, supérieurs... Danse magazine octobre '82

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Réervations téléphoniques 514 862-2112 Frais de service Réduction de 15\$ sur tout billet de plus de 75\$

SOYEZ LES PREMIERS À ACHETER VOS BILLETS POUR LA SOIRÉE BEETHOVEN AVEC LA "NEUVIÈME" SYMPHONIE ET LE CONCERTO "EMPEREUR".

Billets en vente le 9 juin à compter de 10 heures. Ce concert du Maurier aura lieu le 12 juillet à 20 heures au Forum de Montréal.

L'OSM ET CHARLES DUTOIT.

15\$ 10\$ 6\$ En vente aux comptoirs Ticketron (frais de service 1,25\$) et au Forum

NE LES MANQUEZ PAS!

OSM